

FOCUS

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE THÉÂTRE

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT MUSICAL

SAINT-QUENTIN



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE

DIRECTION DU PATRIMOINE

SOMMAIRE

- 2 LA MUSIQUE À SAINT-QUENTIN AU XVIII^E SIÈCLE**
- 4 L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE AU DÉBUT DU XIX^E SIÈCLE**
- 8 LA PREMIÈRE ÉCOLE DE MUSIQUE - 1857-1876**
- 9 LA PREMIÈRE ÉCOLE MUNICIPALE DE MUSIQUE - 1876-1886**
- 10 LES SOCIÉTÉS CHORALES ET INSTRUMENTALES AVANT 1914**
- 12 L'ÉCOLE DE MUSIQUE DES ORPHÉONISTES - 1888-1902**
- 14 LA SECONDE ÉCOLE MUNICIPALE DE MUSIQUE - 1902**
- 16 L'ÉCOLE MUNICIPALE DE MUSIQUE DURANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES**
- 20 UN ÉCRIN ART DÉCO**
- 26 LE CABINET D'ARCHITECTURE CHARAVEL, ENAULT & MÉLENDÈS**
- 30 LE CONSERVATOIRE DEPUIS LA SECONDE GUERRE MONDIALE**
- 33 LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE THÉÂTRE AUJOURD'HUI**



Couvertures

Ville de Saint-Quentin
Frédéric PILLET (couverture)
Luc COUVÉE (2^{ème} de couverture)

Maquette

Direction du Patrimoine - Frédéric PILLET
d'après DES SIGNES
studio Muchir Desclouds 2015

Rédaction

Direction du Patrimoine - Frédéric PILLET
Direction de la Culture - Florence Paupert (page 35)

Impression

Alliance, Partenaires graphiques

EDITORIAL

Depuis 2006, date de l'obtention du label *Ville d'art et d'histoire* par décision du ministère de la Culture, la Ville de Saint-Quentin veille quotidiennement à la protection, la valorisation et au rayonnement de son patrimoine afin de partager notre histoire et de révéler nos trésors.

Ce patrimoine est ancré dans l'histoire de la Ville mais aussi dans nos cœurs. Il fédère l'ensemble des habitants autour d'un passé commun, d'un héritage que nous valorisons pour construire l'avenir. Il constitue à nos yeux une fierté pour tous.

Ainsi, la Direction du Patrimoine de Saint-Quentin s'engage depuis plusieurs années dans l'édition de plaquettes historiques et d'ouvrages scientifiques. Elle mène une politique de connaissance, de recherche et de diffusion de ses travaux auprès de tous les publics, permettant de lier le passé à l'avenir.

Cette nouvelle édition, de la collection « Focus », vous révèle l'histoire de l'enseignement de la musique du XVIII^e siècle à nos jours et les différents équipements qui se sont succédés jusqu'à l'actuel Conservatoire de musique et de théâtre. Véritable temple du 4^{ème} art, le Conservatoire est le cœur battant du patrimoine Art déco de notre Ville par sa qualité architecturale mais également un lieu vivant de culture et d'apprentissage.

Nous vous invitons donc à voyager à travers les siècles pour redécouvrir notre histoire locale et notre patrimoine.

D'hier à aujourd'hui, soyons fiers de notre histoire et de notre culture... un patrimoine à vivre et à construire ensemble !



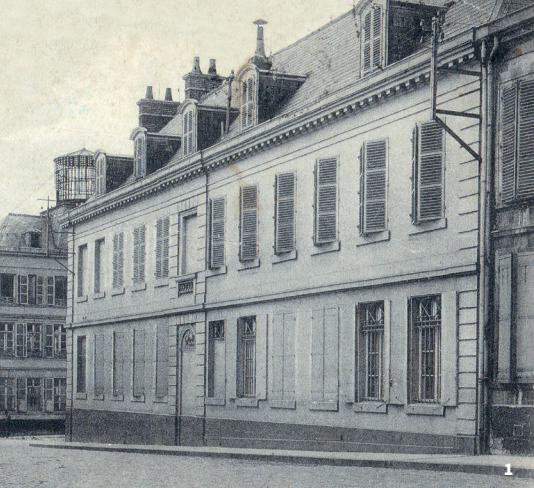
Marie-Laurence Maître
Maire-Adjoint
chargé de la Culture et
des centres sociaux



Frédérique MACAREZ
Maire de Saint-Quentin
Présidente de l'Agglo
du Saint-Quentinois



Bernard DELAIRE
Conseiller municipal
chargé du Patrimoine
culturel et historique



LA MUSIQUE À SAINT-QUENTIN AU XVIII^E SIÈCLE

LA MAÎTRISE DE LA COLLÉGIALE

Du Moyen Âge jusqu'à la Révolution française, l'enseignement de la musique est principalement dispensé par l'Église, d'abord dans les monastères, puis, à partir du XII^e siècle, au sein des maîtrises, rattachées aux cathédrales, prieurés, abbayes, etc. À la veille de la Révolution française, la France compte plus de 400 maîtrises, toutes supprimées en 1791.

À Saint-Quentin, la maîtrise de la Collégiale, attestée en 1365, forme six enfants de chœur à la fin du XIV^e siècle, puis une dizaine au milieu du XVI^e siècle. Recrutés sur concours, ils reçoivent durant huit ans des leçons de lecture et d'écriture en langue latine et française, des leçons de musique - essentiellement de chant - dispensées par le maître de chapelle. Ils bénéficient aussi de leçons d'instruments, dispensées par des professeurs et chantres de la Collégiale, tels que Jean-François Chollet, joueur de serpent et bassoniste (1775-1777), Louis Antoine Landa, musicien (1760-1761), Charles Henri Vinchon, enfant de chœur puis joueur de serpent (1774-1775), M. Dumont, maître d'instruments à la maîtrise et M. Rouillon, bassonistes (années 1770), etc.

La Maison des enfants de chœur se situe rue Croix-Belle-Porte au XV^e siècle, rue Saint-André au XVI^e siècle, puis à partir de 1588 dans une maison canoniale contigüe au cloître de la Collégiale, place des Enfants-de-Chœur. Vendu

en 1796 avec les biens du clergé, l'immeuble accueille la succursale de la Banque de France en 1842, avant d'être totalement détruit par les bombardements de 1917-1918.

Josquin des Prés (vers 1450-1521)

Né probablement à Beaurevoir, près de Saint-Quentin, Josquin des Prés reçut sa première éducation musicale à la maîtrise de la Collégiale avant de rejoindre la maîtrise du Dôme de Milan vers 1459. Chantre du pape, maître de chapelle à la cour de France du roi Louis XII, il est considéré comme l'un des compositeurs les plus célèbres de la Renaissance. Il meurt à Condé-sur-Escaut en 1521.

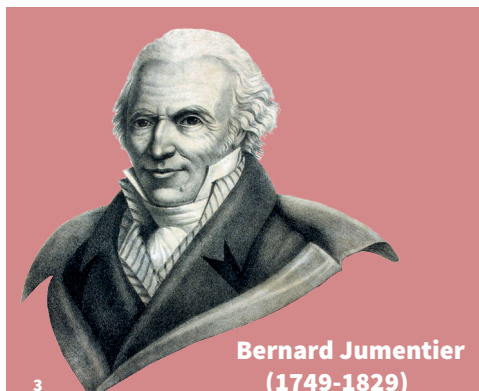


1. Vue de la maîtrise occupée par la Banque de France de 1842 à 1914.
Carte postale, Coll. particulière

2. Josquin des Prés
Gravure sur bois, (1611)

3. Bernard Jumentier
Levacher (lith.),
Coll. Musée des Beaux-Arts
Antoine-Lécuyer

4. Notation musicale peinte sur la clôture du chœur de la Basilique (fin XV^e siècle).
Ville de Saint-Quentin, F. PILLET



**Bernard Jumentier
(1749-1829)**

Le dernier maître de chapelle de la Collégiale sous l'Ancien Régime fut Bernard Jumentier, successeur de Louis Jolliez (ancien enfant de chœur de la cathédrale d'Amiens, maître de musique depuis 1747) en 1776. Bernard Jumentier fut enfant de chœur à la maîtrise de la cathédrale de Chartres, puis maître de musique à Senlis, Saint-Malo, Coutances, avant d'être nommé à Saint-Quentin. Compositeur de nombreuses œuvres musicales liturgiques jouées notamment à la chapelle de Versailles, la carrière de Jumentier est brutalement interrompue par la Révolution en 1791. Il donne des leçons de musique particulières à Saint-Quentin durant une décennie, avant de reprendre la direction de la maîtrise de la Collégiale lors de sa restauration en 1802, jusqu'en 1825. À sa mort en 1829, il lègue à la Ville de Saint-Quentin ses manuscrits et son clavecin (Benoît Stehlin, 1750), aujourd'hui exposé au musée des Beaux-Arts Antoine Lécuyer.

LA MUSIQUE PROFANE

Au XVIII^e siècle, il existe une société de musique, au sein de laquelle de jeunes gens de la bourgeoisie saint-quentinoise, hommes et femmes, se réunissent dans une salle du Gouvernement (résidence du gouverneur militaire, site de l'actuelle école de Metz), une fois par semaine, pour des séances de chant et de musique. Elle fusionne en 1777 avec la *Société des Amateurs* pour organiser des soirées musicales et de danse dans la salle de spectacles construite à Saint-Quentin en 1774.

La *Société des Amateurs* est alors réputée pour son violoniste M. Dollé. S'agit-il de Louis Dollé ou d'Antoine Eustache Dollé, deux ménétriers saint-quentinois des années 1770 ? A. E. Dollé (1722-1801), *tisserand, ménétrier, joueur de violon et marchand bourgeois*, eut deux fils musiciens, Jacques Antoine Eustache Dollé (1748-1815), lui aussi ménétrier mais aussi *portefaix* (porteur de fardeaux), et Charles Antoine Dollé (1773-1843), cordonnier et musicien. D'autres Dollé musiciens exercent dans les années 1820, tels que François Louis Joseph Dollé (1772-1827) professeur de musique, ou Jacques Marie Aimé Dollé (1791-1845).

Ces musiciens ménétriers, souvent violonistes, animateurs de fêtes populaires, éloignés des musiciens de chœur d'église, sont encore présents dans le paysage musical saint-quentinois des années 1800-1830 : Théophile Marie, Auguste Beledin, Aimable Belot, Désiré Querette, etc.

L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE AU DÉBUT DU XIX^E SIÈCLE

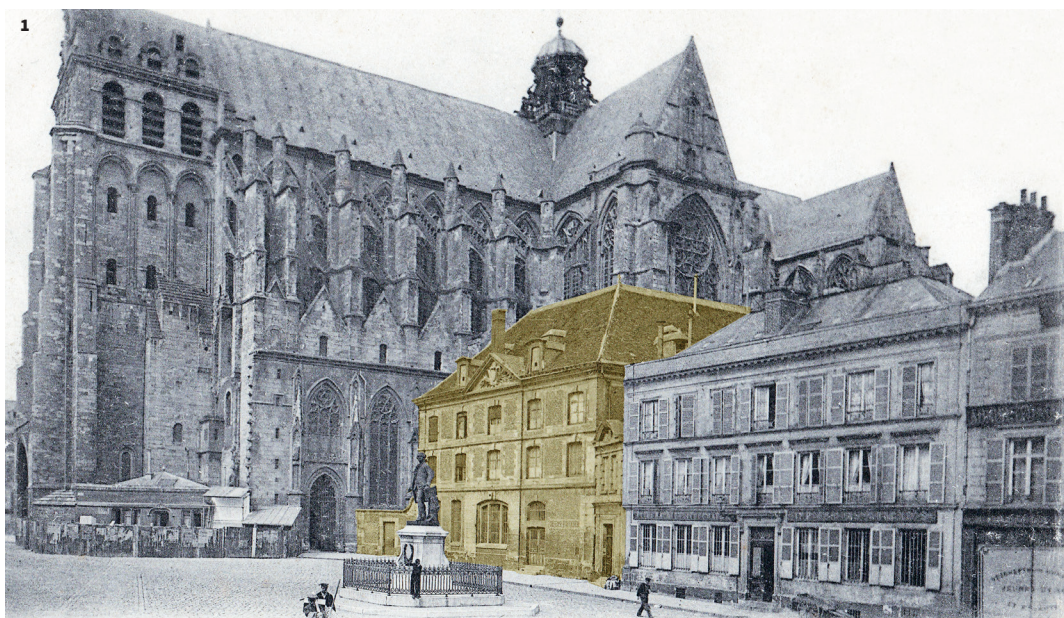
LA MAÎTRISE DE LA COLLÉGIALE

Bernard Jumentier est succédé à la maîtrise par son élève Louis Étienne Richard Béranger (1771-1830) de 1825 à 1830, puis Alexandre Adolphe Duez (1811-1870) de 1830 à 1859. Les enfants de chœur sont une douzaine en 1835. Admis vers l'âge de 8 ans, les enfants restent alors entre 4 et 5 ans au sein de la maîtrise.

En 1859, la fabrique de Saint-Quentin alloue les fonds nécessaires pour refonder l'école destinée aux enfants de chœur, dirigée par un maître de chapelle désormais assisté par deux frères des écoles chrétiennes. Les vingt enfants de chœur ainsi affectés au service de l'église reçoivent alors, en plus d'un enseignement gratuit, un

traitement annuel. Neuf maîtres de chapelle se succèdent de 1859 à 1914 : Alphonse Massart de 1859 à 1864, Jules Verneuil remplacé vers 1882 par Hippolyte Vatin jusqu'en 1889, l'abbé Sébastien Roth jusqu'en 1893, Ludovic Créty de 1894 à 1900, Albert Dupuis en 1900-1901, Jules Beyer en 1901-1909, à nouveau Jules Verneuil de 1909 à 1912, M. Civil en 1913-1914. Ils sont souvent aussi les organistes de la Collégiale. En 1878, le maître de chapelle Jules Verneuil ouvre un cours de chant et de solfège pour les jeunes gens de 20 à 25 ans pour « *essayer de rendre à la Maîtrise de la Collégiale sa splendeur passée* ».

Les anciens greniers du Chapitre, dans lesquels s'est installée la maîtrise au XIX^e siècle (au pied de la Basilique, Petite-Place-Saint-Quentin),





1. Vue de la maîtrise de la Collégiale (puis Basilique), place Saint-Quentin, avant 1914.

Carte postale,
Coll. Maryse Trannois

2. La Maîtrise, rue du Chevalier-de-la-Barre, actuel siège du Secours Catholique, 2022.

Ville de Saint-Quentin, F. PILLET

3. Albert Courtois, violoniste et professeur de musique à Saint-Quentin.

Estampe, Coll. BnF

sont anéantis durant la Grande Guerre. La maîtrise est reconstruite par le cabinet d'architecture Carpentier-Renaux en 1931, rue du Chevalier-de-la-Barre.

LES PREMIERS PROFESSEURS À DOMICILE DU XIX^e SIÈCLE

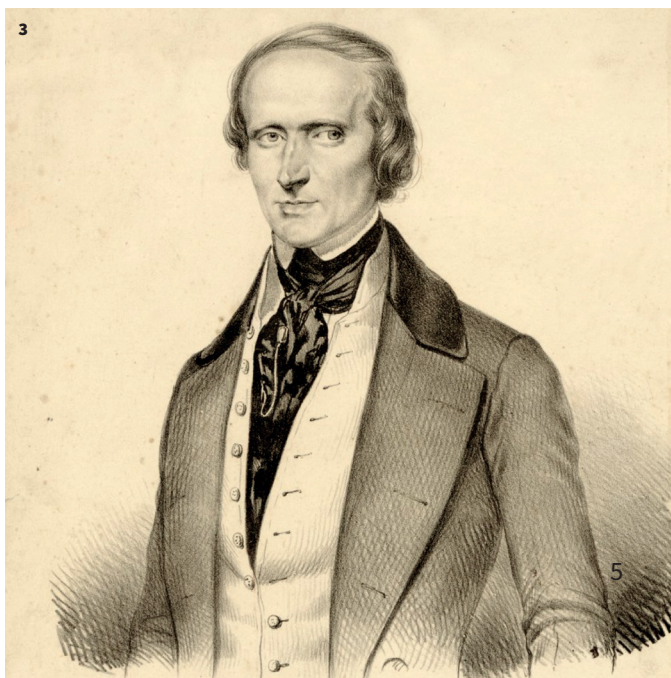
La première moitié du XIX^e siècle est fortement marquée par la déchristianisation. Si la maîtrise s'est reconstituée en 1802, elle perd de son attrait, même dans les classes aisées de la société saint-quentinoise. D'anciens enfants de chœur de la maîtrise, pour certains anciens élèves de Bernard Jumentier, s'établissent comme professeur de musique. Ainsi Pierre Claude Danizeaux (1771-1845) enseigne l'écriture, l'arithmétique et la musique, notamment le violoncelle ou basse, « suivant la méthode des premiers professeurs du Conservatoire » de Paris. Alexandre Adolphe Duez (1811-1870), maître de chapelle de 1830 à 1859, enseigne le violoncelle.

Citons encore deux amis de Jumentier, Prosper Marcou Guilbaut (1747-1825) et Charles Pierre Bavant (1756-1833), serpent à la Collégiale, Jean Charles Pierre Douay, M. Terrien, F. Oudart (1790-1859), élève de Jumentier puis de Béranger, serpent et sacristain-secrétaire de la Collégiale, Octave Alexandre Aubert dit Friésé (1823-1873), élève de Duez, etc.

Évoquons le cas de Nicolas Marie Faget (1779-1849), enfant de chœur à la cathédrale de Noyon, renvoyé de la maîtrise pour défaillance

de la voix en 1788, qui s'établit à Saint-Quentin comme professeur de basse et de chant en 1797. Apparaissent d'autres professeurs, tel que Jean Jacques Louis Van Labbeke (1787-1858) qui enseigne une multitude d'instruments, à cordes et à vent, dès 1809 ; il est aussi marchand épicier, marchand d'instruments, et à l'occasion chef d'orchestre et *piston solo*.

La musique et son enseignement peuvent être aussi l'œuvre d'une véritable dynastie familiale. Ainsi Albert Courtois (1807-1891), petit-fils d'un chantre de l'église Sainte-Pécinne enseigne le violon. Son premier frère Victor (1807-1895) dirige successivement les orchestres de la *Société de Bellevue* et de la première *Société des*





1. L'ancien réfectoire de l'abbaye de Fervaques vers 1890, où s'installe l'école mutuelle en 1819.

Médiathèque Guy de Maupassant

2. Un serpent, instrument à vent dont le registre est proche d'un chanteur baryton.

D.R.

3. Une classe d'enseignement mutuel vers 1840-1850.

Lithographie, Dembour & Gangel, D.R.

4. Le méloplaste, caricature.

Auguste-Louis-Charles Cornillon (lith.), Musée Carnavalet, Histoire de Paris

5. Ancienne façade de l'abbaye de Fervaques vers 1890 : l'ancienne église (à gauche) et l'ancienne abbatale (à droite) où se tiennent les cours de l'école mutuelle des filles en 1821.

Carte postale, Coll. particulière

Orphéonistes. Son second frère Charles Adolphe (1810-1857) est lui aussi professeur de musique. Son fils Ernest (1828- ?), soliste dans l'armée, revient à Saint-Quentin en 1864 pour enseigner le cornet à pistons. Sa fille Adèle Claire (1831- ?) suit des cours au conservatoire de Paris en 1854, devient choriste à l'Opéra de Paris puis dans les théâtres des Bouffes Parisiens, de Vichy, de Dieppe, de Nantes, etc.

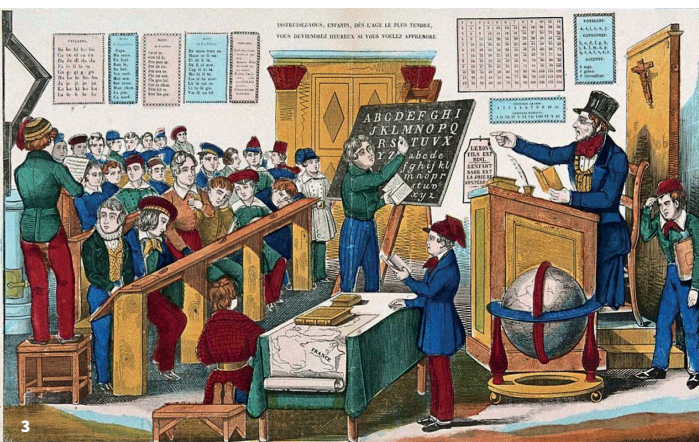
Dans les années 1820, des musiciens non saint-quentinois viennent s'installer en ville, tels M. Nesme (chant et basse) et M^{me} d'Hangest (piano) venus de Paris, Charles Joseph Emmanuel Harnesse venu de Valenciennes, puis dans les années 1830 M. Klein (flûte et hautbois), M. Vendelin-Müller (piano et violon) de Strasbourg, Charles Barré de Rouen, etc.



Enseigner la musique au début du XIX^e siècle est bien souvent pour ces musiciens une activité complémentaire. Quelques-uns sont musiciens rétribués par la Collégiale. Mais plus nombreux sont ceux qui sont aussi artisans ou commerçants. Certains tombent dans la misère. Pierre Claude Danizeaux, malgré sa grande réputation, meurt dans le dénuement en 1845. François Louis Joseph Dollé meurt en 1827 dans la voiture pénitentiaire qui le conduit au dépôt de mendicité de Laon.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL APPLIQUÉ À LA MUSIQUE, POUR UN ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Fils d'un joueur de serpent à la collégiale Saint-Géry à Cambrai, lui-même musicien à la collégiale de Saint-Quentin en 1779, Henry Joseph Bolvin (1754-1831), après un séjour à Paris où il a expérimenté « *la méthode en usage pour l'enseignement mutuel* », ouvre le 1^{er} mai 1821 une classe de musique dans les locaux de l'école mutuelle des garçons fondée dans l'ancienne abbaye de Fervaques deux ans plus tôt (l'enseignement



mutuel est basé sur la réciprocité : des élèves plus avancés, les *moniteurs*, encadrent les plus jeunes, sous la direction du maître. La classe, unique, est hiérarchisée en 8 niveaux). Cette « *classe mutuelle de musique* » est en quelque sorte la première école de musique saint-quentinoise. Payante (2 fr 50 par mois), ouverte 5 jours par semaine de 18h à 19h30, elle n'est pas réservée aux seuls élèves de l'école mutuelle, mais ouverte à tous les enfants de 7 à 12 ans. Dès décembre 1821, Bolvin ouvre chez lui, rue du Wé, sur le même modèle, une classe de musique destinée aux enfants de plus de 12 ans. Il donne aussi des cours au collège de Saint-Quentin à partir de 1827, et des cours d'instruments à vent et à corde dans son école installée près de la Collégiale, rue Fréreuse, en 1830. Mais il se fait aussi marchand d'huile pour les quinquets (lampes d'éclairage en usage dans les filatures), d'amidon, etc. La musique seule ne peut suffire à ses revenus.

et de province. La suppression des maîtrises avait ouvert une brèche pour un nouvel enseignement, à destination d'une population plus large. « *La méthode de Wilhem était destinée à rendre le peuple meilleur, à lui procurer de pures jouissances, et à dépouiller ses habitudes de ce qu'elles ont d'ordinaire et de grossier* ». Bolvin déclare appliquer aussi le Méloplaste de Pierre Galin (1786-1821), méthode similaire à l'indicateur vocal de Wilhem, basée sur des portées vierges tracées sur un tableau, les notes étant figurées par des baguettes.

Quelques mois après H. J. Bolvin, en juin 1821, la nouvelle institutrice en charge de l'enseignement mutuel des jeunes filles à Fervaves, M^{lle} Emérance Duval, propose des cours particuliers de musique vocale et instrumentale, en complément de l'instruction élémentaire de base.

H. J. Bolvin applique la nouvelle pédagogie de Guillaume Louis Bocquillon dit Wilhem (1781-1842), qui allie l'apprentissage du solfège et du chant choral à l'enseignement mutuel, pédagogie musicale publiée en 1821, et rapidement appliquée dans les écoles mutuelles parisiennes



LA PREMIÈRE ÉCOLE DE MUSIQUE 1857-1876

À la fin des années 1830, des voix s'élèvent pour réclamer la création d'une école communale de musique à Saint-Quentin, sur le modèle de ce qui existe déjà dans plusieurs villes du Nord (Douai, Lille, Roubaix, Tourcoing), du Pas-de-Calais (Arras, Boulogne-sur-Mer, Cambrai, Saint-Omer, Valenciennes) et de la Somme (Abbeville et Amiens).

Des initiatives privées voient le jour. Ainsi, en 1839, Adolphe Desenne (1802-1846) se propose de diriger un cours gratuit de musique vocale suivant la méthode de Wilhem, sous condition de prêt d'un local et du versement d'une subvention par la municipalité. L'année suivante, Hippolyte Vatin (1817-1889), élève de Jumentier, organiste et maître de chapelle de la Collégiale, crée un cours gratuit de musique à son domicile, cherchant à « populariser parmi la classe ouvrière le goût de la musique vocale » (son frère et son fils enseignent aussi la musique). Professeur de musique au sein de l'école primaire supérieure à partir de 1841, il remet en place en 1843 une classe de musique à l'école mutuelle suivant la méthode de Wilhem. Il enseignera plus tard la musique dans les écoles communales de la ville et au lycée.

En 1857, la *Société Chorale*, fondée en 1854 dans le grand mouvement orphéonique initié par Wilhem, crée une école gratuite de musique. Elle ne débute son activité qu'en janvier 1859, par deux cours de clarinette et de cor, à Fervaques. Émile Vinchon, chef de l'orchestre de la Garde nationale, se charge des cours d'instruments, Amand Vinchon (1821-1885), directeur de la société et de son école,



s'occupe du cours de solfège. Elle est alors ouverte aux enfants de plus de 12 ans, sachant déjà lire la musique. En 1860, Alexandre Adolphe Duez, qui a quitté la maîtrise de la Collégiale en 1859, y ouvre un cours de violoncelle et de contrebasse. Enfin, en 1873, Ernest Létang (1844-après 1912), prend la direction d'un cours de violon.

En 1873, la musique des Sapeurs-Pompiers de Saint-Quentin ouvrait un cours gratuit d'instruments en cuivre, en complément de ce qu'offrait la *Société Chorale*.

À ces premières initiatives s'ajoutent les nombreux cours privés existants dans la ville : Adolphe Nelles (violon et de flûte) en 1851, MM. Alzina père et fils (flûte, clarinette, piano et violon) en 1855, Antoine Beauvarlet (piano) en 1858, Charles Celestin Vatin en 1864, Ernest Courtois (cornet à piston) en 1864, G. Egrez (flûte) en 1865, Léon Malézieux (harmonie) en 1867, A. Chevreux (cornet à pistons) en 1871, M. Doisy (flûte et cornet) en 1872, Eugène Doublemart (instruments à vent) en 1873, etc.

La fréquentation de ces cours de musique, gratuits et payants, firent sans doute prendre conscience à la municipalité de la nécessité d'une école municipale gratuite de musique.

LA PREMIÈRE ÉCOLE MUNICIPALE DE MUSIQUE 1876-1886

1. Affiche annonçant l'ouverture de l'école municipale de musique, 16 novembre 1877.

Archives municipales et
communautaires

2. Affiche annonçant les jours et horaires des enseignements musicaux pour l'année 1883-1884.

Archives municipales et
communautaires

Le 26 novembre 1876, le Conseil municipal, présidé par le maire Charles Désiré Mariolle-Pinguet (1824-1903), vote la création d'une école municipale gratuite de musique, déclarant l'absence d'une telle institution inacceptable, tout en remerciant l'œuvre de la *Société Chorale*. Cette école doit être une pépinière pour l'orchestre du théâtre municipal, et pour les sociétés chorales et instrumentales de la ville qui rencontrent des problèmes de recrutement. Les objectifs sociaux et politiques sont clairement exposés. Cette école représente la « mise à la portée de tous les bienfaits de l'instruction musicale, et d'élever le niveau intellectuel et moral en propageant les goûts des plaisirs délicats et des délassements utiles ». « En rassemblant sous une même bannière des hommes

de toutes les professions et de tous les âges, comme de toutes les opinions, la musique peut être le trait d'union de tous les cœurs et réaliser l'une des plus belles devises de l'édifice républicain, la *Fraternité* ! »

L'école ouvre ses portes en décembre 1877 avec des cours de violon (M. de Georgis jusqu'en 1878, M. Steck en 1880, M. Sinsoilliez en 1883), de violoncelle (M. Lengrand, Henri François en 1883), d'instruments à vent – bois (Charles Rousseau) et cuivre (M. Excoula, M. Tanguy en 1880, M. Bricoux en 1884) –, de solfège. Ces professeurs, qui ne donnent que quelques heures d'enseignement au sein de l'école, dispensent aussi des cours privés, le plus souvent à leur domicile.

2

MAIRIE DE LA VILLE DE SAINT-QUENTIN

ÉCOLE MUNICIPALE

MUSIQUE

Année Scolaire 1883-1884.

ENSEIGNEMENT

SOLFÈGE ÉLÉMENTAIRE Les Lundi, Mercredi et Vendredi matin, de 6 heures 1/2 à 8 heures. SOLFÈGE SUPÉRIEUR Les Lundi, Mercredi et Vendredi matin, de 6 heures 1/2 à 8 heures. COURS DE VIOLON ET ALTO Les Lundi, Jeudi et Samedi matin, de 6 heures 1/2 à 8 heures 1/2. COURS ÉLÉMENTAIRE DE VIOLON ET ALTO Les Mercredi et Jeudi soir de 6 heures à 8 heures. Le Directeur, FRANÇOIS.	VIOLONCELLE ET CONTRABASSE Les Mardi, Jeudi et Samedi matin, de 6 heures 1/2 à 8 heures 1/2. INSTRUMENTS À ANCHE ET EN BOIS Les Cours ont lieu à Fervaques, le matin, pour la Flûte, Hautbois, Clarinette et Basson, les Mardi, Jeudi et Samedi, de 6 h. 1/2 à 8 h. 1/2. CLASSE DES CUIVRES Les Cours ont lieu à Fervaques, le matin, pour Cor, Cornet à piston, Trombone, etc., les Mardi, Jeudi et Samedi, de 6 heures 1/2 à 8 heures 1/2. Les Classes d'ensemble ont lieu le Dimanche matin, de 7 heures à 8 heures 1/2. Le Maire, MARIOLLE-PINGUET.
---	--

-10-65 - Saint-Quentin. - Imp. J. MOREAU et FILS.

Les cours, qui ont lieu dans des locaux de l'ancienne abbaye de Fervaques (sauf les cours d'ensemble, qui ont lieu dans la salle de la Comédie, au théâtre) entre 6h et 8h du matin, rassemblent la première année 40 élèves en solfège et 16 en instrument. Ils sont respectivement 135 et 57 en 1885. En 1882, pour tenter de développer l'école, des cours payants (10 fr/mois) sont ajoutés, le soir après 18h.

Mais dès 1884 des polémiques apparaissent dans la presse, mettant en cause le niveau des élèves, leur assiduité et celle des professeurs, sur fond de querelles politiques. Les professeurs se succèdent à la direction de l'école, en vain. Finalement, le Conseil municipal, présidé par un nouveau maire, François Hugues, vote la suppression de l'école le 10 septembre 1886.



LES SOCIÉTÉS CHORALES ET INSTRUMENTALES AVANT 1914

Les sociétés vocales et instrumentales du XIX^e siècle sont indissociables de l'enseignement musical qu'elles ont souvent contribué à développer, avant de s'enrichir des nouveaux musiciens ainsi formés. En France, les sociétés vocales sont 800 en 1860, 2000 au début du XX^e siècle, tandis que les harmonies et fanfares passent de 400 à 8 000.

Une *Société Philharmonique* est attestée en 1829, formée de musiciens locaux qui se réunissent sous la houlette d'Albert Courtois (1807-1891) pour donner des concerts, en faisant appel à quelques solistes vocaux ou instrumentistes venus souvent de Paris. Peu active dans les années 1850, elle réapparaît en 1869 sous la direction d'Albert Massart. Elle se reconstitue en 1892 sous le nom de *Société symphonique de l'Union Philharmonique de Saint-Quentin*, rapidement appelée *Union Philharmonique*, dirigée par Charles Rousseau. Durant une dizaine d'années, elle réunit alors régulièrement une cinquantaine de musiciens au cirque et au théâtre, notamment pour des concerts de bienfaisance. Elle entre en sommeil en 1903, pour renaître en 1912, avec plus de 70 musiciens. Après la guerre, elle réapparaît sporadiquement, en 1926, en 1930, 1933, 1947, 1979, etc.

La Garde nationale est dotée depuis 1830 d'une formation musicale dirigée par Émile Vinchon, participant aux concours régionaux et se produisant régulièrement aux Champs-Élysées. Dissoute en 1870-1871, elle se reconstitue

sous une nouvelle forme en novembre 1871, *La Société d'Harmonie de Saint-Quentin*, dirigée par Hippolyte Vatin. Elle propose des cours d'instrument à la fin des années 1870, dispensés par M. Morel à la clarinette, Gustave Cantelon au saxophone, M. Rivas pour les cuivres, avant d'organiser en 1887 (après la fermeture de la première école municipale) une petite école gratuite de musique instrumentale à Fervaques sous la direction de Gustave Cantelon, secondé par A. Coquart.

Une société instrumentale, la *Société Saint-Quentinoise*, est fondée en 1854, mais ne semble plus guère active la décennie suivante. En 1863 se constitue *La Fanfare des Sapeurs-Pompiers*, dirigée par Benoit Daub jusqu'en 1895, composée d'une trentaine de musiciens ne jouant que des cuivres, fanfare interdite alors aux musiciens de la Garde nationale.

D'autres fanfares sont fondées, parfois liées plus particulièrement à un quartier de la ville, à une école ou une pension, à une usine, d'existence parfois brève : *La Société des Fanfares* (1846), *La Société des Sax-Horns* (1847), *La Musique Philharmonique du Lycée Impérial* (1859), *La Fanfare de la pension Brunois* (1859), la fanfare de la filature Gabreau (1872), *La Fanfare Saint-Joseph* (1875), la musique militaire du 87^e régiment d'infanterie lors de son installation en 1876, *Le Progrès de Saint-Quentin* (1880), *La Lyre Saint-Quentinoise* en 1891 (faubourg Saint-Jean), *L'Abeille* de l'usine de broderie Daltroff (1893),

1. La fanfare de La Vaillante avant 1910.

Direction du patrimoine, fonds Glachant

2. La fanfare des Antibileux, 1906.

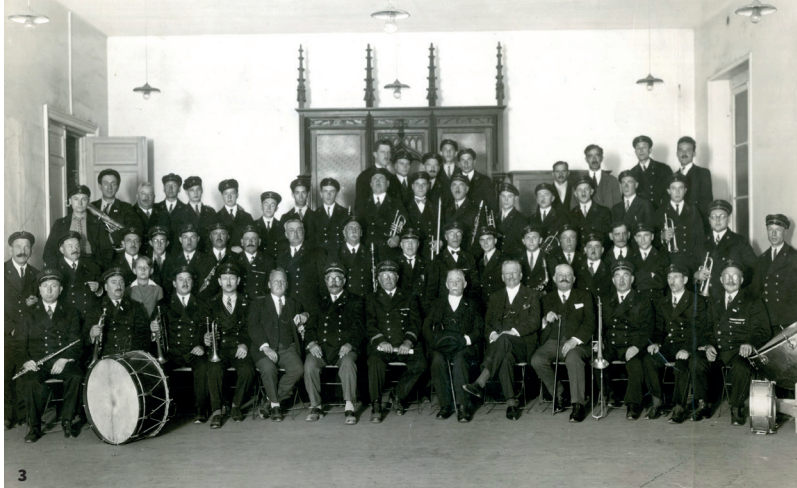
Direction du patrimoine, fonds Glachant

3. L'Harmonie municipale de Saint-Quentin, au début des années 1930.

Direction du patrimoine, fonds Glachant

4. Les Orphéonistes de Saint-Quentin, devant la salle Vauban, vers 1930.

Direction du patrimoine, fonds Glachant



La Fanfare Saint-Louis (vers 1903), *L'Espérance* (vers 1905), *Les Antibileux* (1905), la société de trompettes *La Renaissance* (1910), *Les Amis Réunis du Faubourg d'Isle* (1912), la fanfare de la société coopérative *La Fraternelle* (1913), *Les Grenadiers de la commune Libre Saint-Jean* (vers 1930), etc. S'ajoutent les formations musicales des sociétés de gymnastique et de préparation militaire : *La Saint-quentinoise* (1882), *La Jeune Garde* (1903), *La Vaillante* (1904), *La Prolétarienne* (1905), *L'Avant-Garde* (vers 1905), *La Vigilante* (vers 1909), etc. Toutes ces sociétés musicales sont fortement concurrencées par l'*Harmonie municipale*, fondée 1902, création qui entraîne alors la suppression d'une partie des subventions octroyées par la Ville.

Le mouvement orphéonique (développement des sociétés de chant sur le modèle de la chorale fondée par Wilhem à Paris, nommée *Orphéon*) en pleine expansion dans les années 1830-1840 se traduit à Saint-Quentin par la création en 1845 d'un premier ensemble vocal, *La Société des Orphéonistes Saint-Quentinois*, sous la direction d'Hippolyte Vatin. Quelques années plus tard, en mars 1854, *La Société Chorale* est créée, réunissant deux fois par semaine à Fervaques 20 à 40 choristes. Auréolée de victoires à divers concours régionaux, elle prend rapidement de l'ampleur, sous la direction d'Amand Vinchon jusqu'en 1881. En 1874, des choristes « dissidents » quittent *La Société Chorale* pour former un nouvel orphéon sous la direction d'Ernest Létang, *Les Troubadours de Thian-Tsin* rapidement renommés

Les Troubadours de Saint-Quentin, dont le but principal est la participation aux concours orphéoniques français et étrangers. D'autres formations vocales sont créées dans les divers quartiers de la ville : *Les Intimes* (1890), *La Société Chorale des Dames* (1900), *La Société Chorale des Amis Réunis* (1892), *L'Orphéon Saint-Joseph* (avant 1903), etc.

Sous les auspices du maire de la ville François Hugues, qui veut mettre fin aux rivalités, *La Société Chorale* et *Les Troubadours* fusionnent pour constituer *Les Orphéonistes de Saint-Quentin*, dirigés successivement par Ernest Létang, Charles Rousseau et Ludovic Créty. *Les Orphéonistes*, formation vocale la plus brillante de l'histoire orphéonique saint-quentinoise, s'installe en 1908 dans une salle du palais de Fervaques (une partie du 2^e étage de l'aile droite), orné d'un immense tableau du peintre Alexandre Laemlein, *La Musique à travers les âges* (présenté au salon de 1853, disparu en 1917-1918), richement ornée de bustes et médaillons, sous les plafonds peints des noms de grands compositeurs français.



L'ÉCOLE DE MUSIQUE DES ORPHÉONISTES 1888-1902



1



2

En décembre 1887, le Conseil municipal vote le versement d'une subvention à la *Société des Orphéonistes* pour la création de cours de musique instrumentale et vocale, pour remplacer l'école municipale supprimée. Le maire, François Hugues, est alors le président des Orphéonistes. Les professeurs de cette nouvelle école gratuite de musique, placée « *sous le patronage de la municipalité* », sont recrutés par la Ville. Elle est dirigée durant ses quatorze années d'existence par Édmond Villain (1831-1906), co-fondateur de la *Société Chorale* en 1854, l'un des initiateurs de son école en 1857. L'enseignement débute en février 1888, à Fervaques, par des cours de solfège

3



1, 2 & 3. L'école de musique des Orphéonistes entre 1896 et 1898, à Fervaques.

Médiathèque Guy de Maupassant

4. L'école de musique des Orphéonistes entre 1898 et 1902, rue du Petit-Origny, pendant les travaux d'achèvement du Palais de Fervaques.

Carte postale, Coll. Maryse Trannois

5. L'école de musique des Orphéonistes rue du Petit-Origny. Au premier plan, le Vieux Puits, qui a quitté en 1893 la place de l'Hôtel de Ville pour la place Gaspard de Coligny.

Carte postale, Coll. Maryse Trannois

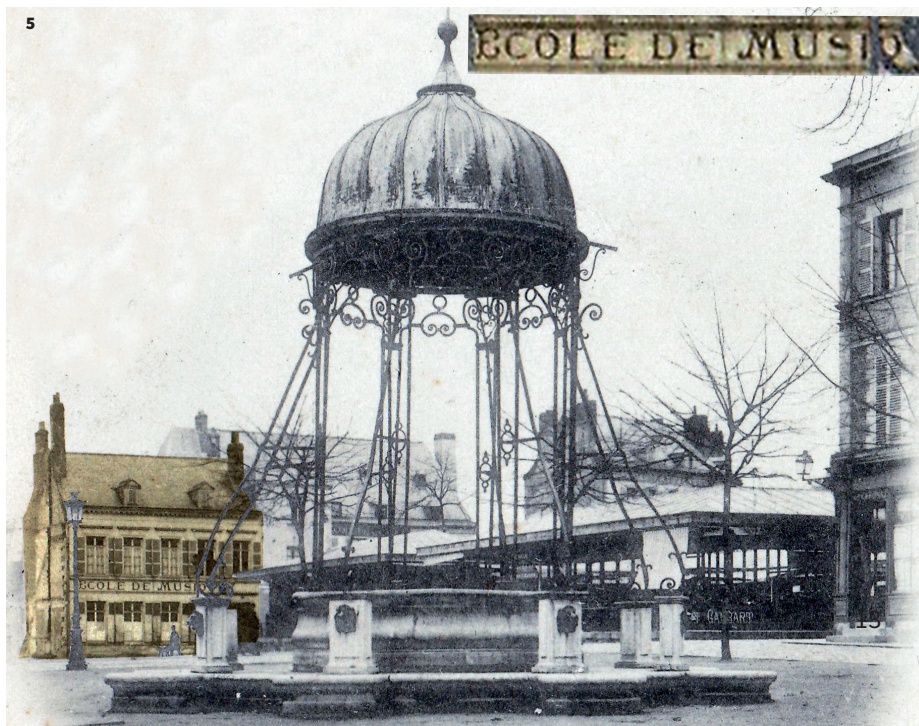


(Ludovic Créty vers 1896), violon (Ernest Létang), violoncelle et contrebasse (Eugène Henning), entre 12h et 14h. Les cours d'instruments à vent sont alors dispensés par la *Société d'Harmonie*, jusqu'au recrutement de Charles Rousseau pour les bois en 1891, puis celui de Paul Amandio pour les cuivres en 1894.

En 1896, pendant la démolition de l'ancienne abbaye de Fervaques, l'école de musique s'installe au rez-de-chaussée d'une extension des années 1860 temporairement préservée. En 1898, les démolitions se poursuivant, l'école s'installe dans une bâtisse de la rue du Petit-

Origny (n°11). Elle compte alors près de 140 élèves en solfège, une quarantaine d'élèves instrumentistes. Ces derniers, lorsque l'on juge leur « *instruction musicale suffisante* », sont alors poussés à « *poursuivre plus loin leurs études* », au-delà de leur « *instruction première* », pour laisser la place à de nouveaux instrumentistes débutants.

Peu de temps avant sa suppression en 1902, l'école déménage à nouveau pour permettre la création de la place Gracchus-Babeuf, et s'installe dans les anciens locaux de la Poste, rue Saint-Thomas (n°19), actuelle rue Voltaire.

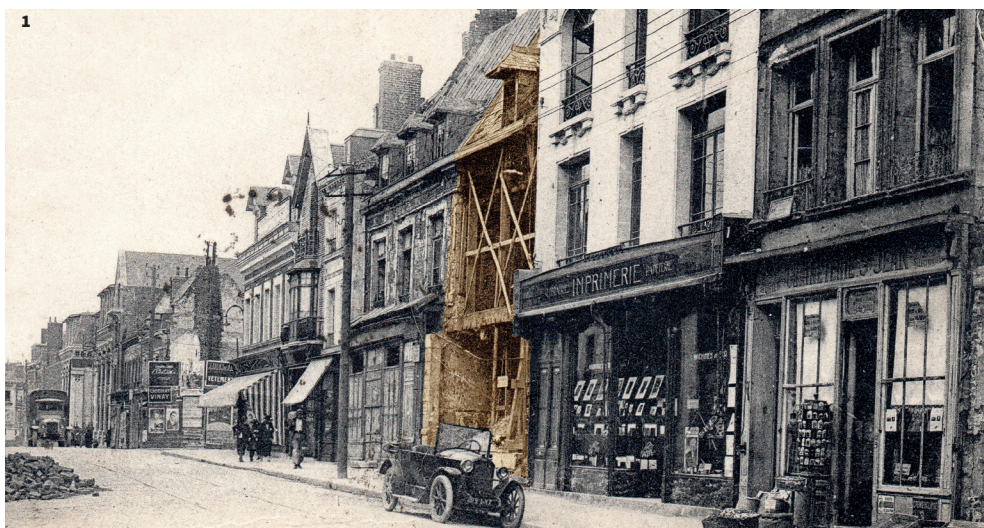


LA SECONDE ÉCOLE MUNICIPALE DE MUSIQUE 1902

Après la victoire du Docteur Caulier aux élections municipales de mai 1900, la nouvelle municipalité socialiste décide, en décembre 1900, la suppression de la subvention attribuée aux orphéonistes pour le fonctionnement de son école de musique, et la réorganisation de l'école de musique en école municipale, en association avec la création de l'harmonie municipale. Un chef de musique militaire à la retraite, Albert Belle, prend la tête de l'école et de l'harmonie, et enseigne les cuivres. Aux professeurs de l'école des orphéonistes, Ludovic Créty (solfège) Ernest Létang (violon supérieur), Charles Rousseau (flûte, hautbois, clarinette), Paul Amandio (cuivre), Eugène Henning (violoncelle – contrebasse), s'ajoutent en 1902 la fille du carillonneur de la ville Gustave Cantelon, harpiste, Cécile Cantelon (solfège), Maurice Labbé (violon élémentaire), Maurice Pointu (clarinette et saxophone), et Charles Guilbert (cornet à pistons), remplacé en

1906 par Léon Delacourte. Ils sont rejoints en 1907 par Émile Buffet à l'occasion de la création du premier cours de piano, et par Raymond Doublemart (violon préparatoire) vers 1912. On compte 150 élèves en 1902, 270 deux ans plus tard (dont 66 en classes instrumentales), 426 en 1910, 480 en 1911. L'école municipale, qui est restée dans l'ancienne poste de la rue Voltaire, s'installe fin 1907 dans de nouveaux locaux, 20 rue Saint-Jean (actuelle rue Raspail), dans un immeuble légué à la Ville par Alfred Clin.

Aux côtés des enseignants de l'école qui exercent à l'extérieur à titre privé, nombreux sont les professeurs de musique établis en ville, notamment des femmes, plus nombreuses depuis la fin des années 1890, enseignant principalement le piano, le chant et le solfège. Ainsi Gabrielle Devred ouvre des cours de solfège et piano suivant la méthode d'Alfred Josset rue du Gouvernement



1. Les ruines de l'école de musique de la rue Raspail, vers 1920.

Carte postale, Coll. Maryse Trannois

2. Les ruines de l'école de musique de la rue Raspail en 1919. La façade, qui menace ruine, est abattue quelques temps après (image n°1).

Archives départementales de l'Aisne



en 1907. On peut aussi citer Cécile Rousseau (chant), J. Cordier (harmonie et composition), M^{me} Henning (solfège et piano).

De petites écoles de musique sont ouvertes par des magasins de musique. En 1903, un marchand de piano établi 12 place de l'Hôtel-de-Ville, Henri Moreau, fait appel à plusieurs professeurs (Jeanne Bruyer, Mathilde Puplus, Ludovic Créty, Gaston Evrad) pour créer une véritable école privée de solfège, violon et piano, fréquentée par une quarantaine d'élèves en 1905. Gustave Cantelon, carillonneur de Saint-Quentin à partir de 1880 jusqu'en 1930, musicien de la Garde nationale à partir de 1867, enseignant le saxophone en 1879 à la *Société d'Harmonie* dont il devient directeur des cours de musique en 1887, enseigne la musique au lycée et dans les écoles communales de la ville, développant sa propre méthode, « *La clef du solfège* » en 1908. Propriétaire depuis 1877 d'un magasin de musique, installé place de l'Hôtel-de-Ville en 1890, Gustave Cantelon y dispense des cours, s'adjoignant les services d'autres professeurs.

Concernant l'école municipale, la presse locale d'opposition ne semble guère enthousiaste, ni optimiste : « *On ne sait guère encore ce qu'elle donnera. Elle a un peu amélioré l'orchestre du théâtre, qu'il n'était pas toujours drôle de supporter. Nous ne sommes pas dans un pays à tempérament « musicant » et rien n'y fera. Enfin, c'est une fantaisie qu'on peut s'accorder* » (1902). Lors du recrutement du nouveau directeur en 1910, Pierre Aubert, ancien sous-chef de musique

militaire et multi-instrumentiste, la presse ironise au sujet de l'arrivée du nouveau directeur « *de notre pauvre école municipale de musique et chef de l'harmonie municipale. Nous sommes persuadés qu'il a beaucoup de talent, nous lui souhaitons beaucoup de courage* ».

Lors de la remise des prix en 1906, le docteur Caulier n'est effectivement guère satisfait, déplorant l'absence des élèves à l'harmonie lui préférant les sociétés musicales, le manque de travail des garçons en solfège (contrairement aux filles), et le peu d'engouement pour les cuivres. L'adjoint au maire Adrien Nordet, lors de la remise des prix en 1910, n'est guère élogieux, déplorant le manque d'assiduité des élèves, l'absence de travail à la maison. Il déclare : « *l'école de musique a été instituée pour former des musiciens et non des bastringueurs. Il faut, si vous voulez devenir des artistes, du moins des exécutants consciencieux, il faut, dis-je, perdre cette mauvaise habitude de chercher à tirer immédiatement partie d'une science musicale que vous ne possédez pas. Ce n'est pas au bout de deux ou trois ans d'école que vous pouvez tenir votre place dans un orchestre de professionnels, ce sera tout profit pour vous de renoncer à vos habitudes déplorables et ce sera tout profit pour les oreilles des malheureux qui sont obligés de vous entendre* ». L'école, qui semble mal en point lorsque survient la guerre, est supprimée le 23 octobre 1914, deux mois après le début l'invasion allemande. Les locaux, occupés par un bureau de ravitaillement des civils, sont ravagés par les bombardements alliés de 1917-1918.

L'ÉCOLE MUNICIPALE DE MUSIQUE DURANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES

En octobre 1920, l'école de musique réouvre avec 4 cours d'instrument et 4 cours de solfège, à raison de deux heures par semaine, installée provisoirement dans la salle de la Comédie au théâtre, avec d'anciens professeurs d'avant-guerre : Paul Amandio (cor, trombone, tuba), Maurice Pointu (clarinette, saxophone), Léon Delacourte (cornet, bugle, trompette) et Raymond Doublemart (violon). Les moyens sont limités, et seulement une quinzaine d'instruments sont achetés en 1921.

Les premiers professeurs sont rejoints en 1921 par Fernand Amandio, fils de Paul (solfège), Gaston Evrad (violon), Jeanne Magnan (piano) en 1923, Gustave Rigaut (solfège) et Albert Nicaise (flûte, hautbois, basson) en 1925, Raoul Gauger (violon, parti dès 1927) et René Pipart (violoncelle, et contrebasse en 1927) en 1926, Hélène Arnitz (violon) en 1927, Henry Devos (violon) et son épouse Raymonde Devos-Jacques (piano et harpe) en 1927 (partis dès 1928). À la rentrée 1925, la direction (8 heures par semaine) est confiée, comme il est d'usage depuis 1902,

à un ancien chef de musique militaire, Léopold Brunaux. L'école a alors quitté le théâtre pour un immeuble légué à la Ville en 1897 par l'industriel William Cliff, 54-56 rue Jean-Jaurès.

Toujours très liée à l'école de musique, l'harmonie municipale est dirigée après la démission de Gustave Cantelon par Léon Delacourte de 1922 à 1931, Léopold Brunaux de 1931 à 1937, puis à nouveau Léon Delacourte.

L'école rencontre des problèmes de recrutement d'élèves. La Ville tente de les résoudre en créant en 1927 des cours de solfège préparatoire dans quatre écoles primaires (Theillier-Desjardins, Michelet, Clin et faubourg d'Isle). Pour certains, la jeunesse est détournée de la musique par son engouement pour le sport. En août 1922, un journaliste saint-quentinois, jugeant que le sport conduit plutôt à des mœurs violentes écrit « *L'art embellit l'existence, et la musique est, entre tous les remèdes, celui qui peut guérir le mal que je signale. Croyez-moi, amis sportmen, faites un peu de musique après chacune de vos séances*



Pour éviter les difficultés qui se sont produites récemment, la municipalité sera recrutée parmi les membres du C

1. L'immeuble de la rue Jean-Jaurès où est installée l'école de musique avant qu'elle ne s'implante rue d'Isle.

Carte postale, Coll. Monique Séverin

2. Dessin caricatural représentant des membres du conseil municipal en musiciens de l'Harmonie municipale. Au centre, le maire, Romain Tricoteaux, avec un peigne (il était coiffeur) en guise de baguette de chef d'orchestre.

RAB (dess.), *Le Guetteur de l'Aisne*, 27 août 1927

3. Léopold Brunaux, directeur de l'école de musique de 1925 à 1929.

Direction du patrimoine, Fonds Glachant

4. Programmes des cérémonies de distribution des prix de l'école de musique, 1925, 1928 et 1939.

Direction du patrimoine, Fonds Glachant



3



4

sportives, vous vous en trouverez bien » [...] « Ayez un beau corps et des muscles, mais ayez aussi un bel esprit et du goût ». En 1925, les résultats de l'école de musique restent fortement critiqués : « L'école de musique doit pouvoir faire des élèves dont le goût sera assez haut placé pour ne pas songer à entrer dans les orchestres de cinéma ».

Le recrutement se fait par voie d'examen, sauf pour les « élèves aspirants » issus des 4 classes de solfège préparatoires des quartiers, enfants âgés de 6 à 10 ans, sachant lire et écrire, n'ayant aucune instruction musicale. Le cursus idéal selon Léopold Brunaux est alors de deux ans de solfège suivis de 3 à 4 ans de musique instrumentale. Chaque classe instrumentale est divisée en quatre niveaux (préparatoire, élémentaire, moyen et supérieur) de 10 élèves au maximum, parfois dédoublés, chaque niveau recevant deux cours hebdomadaires de 2 heures. L'enseignement est initialement réservé aux saint-quentinois, recrutement élargi au début des années 1930. En 1931-1932, environ 610 élèves sont inscrits, dont seulement 120 en classe

instrumentale, sachant que 70 inscriptions furent refusées en solfège, et une centaine aux cours instrumentaux dont 90% pour le piano. On peut supposer que la disproportion solfège/instruments s'explique par la part d'élèves venant apprendre le solfège au conservatoire et étudiant et pratiquant un instrument dans une des nombreuses sociétés musicales de la ville. Gratuit jusqu'en 1932, une rétribution mensuelle est ensuite demandée aux élèves pour générer des ressources propres au conservatoire (5 fr/mois pour le solfège, 10 fr/mois pour les cours instrumentaux, gratuité pour les familles assistées par le bureau de bienfaisance).

Les classes sont déséquilibrées. En 1928, le directeur déplore que les garçons veulent tous faire du violon, alors qu'aucun n'est inscrit au cours de piano et d'harmonie. Le cours de basson est sans élève (le prix de l'instrument en serait la cause), celui de contrebasse n'en compte qu'un. En 1933-1934, sur 168 élèves instrumentistes, 44 % jouent du violon (dont 4 altistes), 24 % du piano, 15 % du violoncelle et de



mmement, on prête à M. le Maire, Grand Maître, désormais, de la musique à Saint-Quentin, l'intention de créer une Harmonie onseil.

Marc Delmas (1885-1931)

Fils d'Henri Delmas-Azéma, architecte municipal de 1880 à 1915, Marc Delmas est né à Saint-Quentin en 1885. Brillant élève du lycée Henri Martin, il y reçoit ses premières leçons de musique de Gustave Cantelon en 1890-1891. Il est reçu premier au concours d'admission à la classe supérieure d'harmonie au Conservatoire de Paris en 1901. Il y suit les cours de Xavier Leroux et Paul Vidal. Il obtient le 2^e Grand Prix de Rome en 1910, le 1^{er} Grand Prix en 1919.

Vivant à Paris, il garde des liens étroits avec Saint-Quentin. Dès 1906, ses œuvres y sont jouées au théâtre municipal et dans les orchestres de la ville, tandis qu'il participe à divers jurys de l'école de musique et de concours musicaux avant 1914. Dans les années 1920, ses œuvres sont jouées à l'Opéra-Comique (Camille, 1921), à l'Opéra (Cyrca, 1927), dans divers théâtres français, les concerts Colonne... Il écrit les biographies de Jules Massenet, Gustave Charpentier, Georges Bizet.

Le critique d'art Raymond Escholier écrivait en 1930 au sujet de Delmas : « *Tout chez lui est spontané, primesautier, franc, gaillard, voire débridé* »... « *Ses attaches avec la France du Nord, ses affinités avec cette Wallonie, si chère aux cœurs français, expliquent mieux que tout le goût de Marc Delmas pour les ducasses, pour les kermesses, pour les foules en liesse, pour les masses dansantes et chantantes, enivrées de plein air* ».

Sa mort en décembre 1931 provoque l'émoi à Saint-Quentin. En 1934, la Fédération départementale des Sociétés Musicales de l'Aisne commande un buste au sculpteur Saint-Quentinois Gabriel Girodon, Grand Prix de Rome, placé initialement dans le foyer du théâtre municipal, puis dans le hall du conservatoire.



la contrebasse (2 élèves), 10 % un instrument à vent (flûte, trompette, cor, trombone, hautbois), 7 % font du chant.

À la rentrée 1929-1930, l'école quitte la rue Jean-Jaurès pour s'installer dans les nouveaux locaux de la rue d'Isle. Un nouveau directeur est recruté, Maurice Viot, lui aussi ancien chef de musique militaire, mais aussi ancien élève de Paul Vidal et Vincent d'Indy à la Schola Cantorum de Paris. Celui-ci propose et obtient en novembre 1929 la transformation de l'école en conservatoire, afin « *de donner une plus grande autorité morale au directeur et aux professeurs, d'attirer d'avantage l'attention sur cet établissement et de lui procurer, en outre, des subsides indirects* ». Du côté professorat, il est décidé depuis 1928 de favoriser la venue de professeurs détenteurs d'un premier prix du Conservatoire de Paris (dont sont titulaires Hélène Arnitz et Raymonde Devos) en leur attribuant une indemnité annuelle. Les professeurs sont une dizaine en 1929, entre 20 et 25 à partir du milieu des années 1930, chacun dispensant en général 4 heures de cours par semaine.

Les anciens professeurs sont rejoints par Yvonne Briclot-Simonnot (violoncelle), Raymond Woussen (trompette) et Jeanne Bruyer (piano) en 1930-1931, Eliane Hivet (solfège), Ida Périn (piano), Madeleine Montier-Hermer (violon), René Michaux (violon et alto), Viviane Hamel (violon) et Mathilde Le François (chant) en 1932-1933, Denise Wattiez, M^{lle} Defrémont,

1. Marc Delmas, compositeur.

Gustave Cantelon (sculp.), 1934, CRD

2. Émile Marcelin, directeur de l'école de musique de 1935 à 1943.

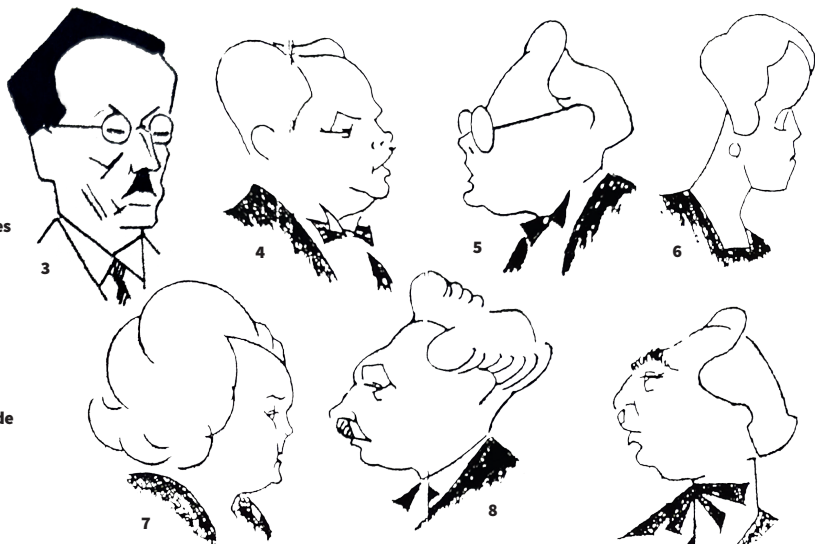
J. Van Renteroren (phot.), 1946,
Coll. Marie-Louise Marcelin

3 à 9. Le directeur Maurice Viot (3) et quelques professeurs du conservatoire en 1934 : Gustave Rigaut (4), Raymond Woussen (5), Denise Wattiez (6), Yvonne Dutilleul (7), Roger Morel (8) et Fernand Amandio (9).

Dessin de presse, *Saint-Quentin-Soir*, 1934,
Coll. Société Académique de Saint-Quentin

10. Quelques élèves du Conservatoire lors de la remise des prix de juin 1934.

Dessin de presse, *Saint-Quentin-Soir*, 1934,
Coll. Société Académique de Saint-Quentin



M^{me} Brillaut-Gosselet (solfège préparatoire dans les écoles), Yvonne Dutilleul (solfège préparatoire puis violon), Lucien Poimboeuf (clarinette, saxophone), Pierre Martin (hautbois), Lucien Sauvage (cor) et Clément Spiess (trombone) en 1934 alors que Paul Amandio, Albert Nicaise et Maurice Pointu prennent leur retraite. Au cours de flûte se succèdent Georges Boo (1932-1933), Raymond Devred (1934-1935) et Roger Morel (1936).

Maurice Viot, contesté notamment par des « *musiciens locaux* » lui reprochant le recrutement de professeurs « *extérieurs* » premiers prix de conservatoire, démissionne en 1935. Désormais les anciens chefs de musique militaire sont écartés. Parmi une trentaine de candidatures, la Ville retient celle d'Émile Marcelin, premier second grand prix de Rome en composition musicale en 1932.

Durant l'entre-deux-guerres, la musique continue d'être largement professée en dehors du conservatoire. Certains de ses professeurs mais aussi d'autres musiciens (Louis Castan et Mathilde Le François en chant, Mme Brunelet et M^{me}.A. Puvion en piano, M. Ganthier et M^{lle} A.-M Lamidiaux en violon, etc.) ouvrent des cours privés dans la ville.

Plusieurs cours privés et autres écoles voient le jour. En 1924, le Foyer Civil organise des cours de violon, piano, violoncelle et solfège avec 5 professeurs. L'année suivante, l'Amicale du

Petit-Neuville propose des cours de solfège et de cuivre. En 1926, Léon Herlem, professeur de violon et marchand de musique, ouvre une petite école de musique dans son magasin de la rue de la Sellerie (n°8) avec plusieurs professeurs (piano, cuivre, violoncelle, mandoline, violon, solfège). L'année suivante, la ville voisine de Gauchy crée une école de musique, dirigée par le chef de la fanfare des cheminots, M. Broëz. En 1933, l'école de Musique de Paris ouvre une section à Saint-Quentin (piano, violon, saxophone, clarinette), rue des Jacobins, avec 4 professeurs sous la direction de Henri Louys. En 1936, L. Bourgeois fonde l'École moderne de musique place Lafayette.



UN ÉCRIN ART DÉCO

1. Les deux immeubles du legs Cailleret rue d'Isle avant 1914.

Médiathèque Guy de
Maupassant

2. Les deux immeubles du legs Cailleret rue d'Isle en 1919.

Société Académique
de Saint-Quentin

3. Plan de l'école de musique et des bains douches, avril 1926.

Archives municipales
et communautaires

4. Plan de l'entresol, avril 1926.

Archives municipales
et communautaires

5. Plan du premier étage, avril 1926.

Archives municipales
et communautaires

À son décès en 1917, le docteur saint-quentinois Charles Cailleret fait de la Ville de Saint-Quentin son légataire universel, sous deux conditions :

- fonder un « *hospice de vieillards* », un établissement de convalescence ou « *un asile pour recevoir les femmes ou filles enceintes sans ressources* » (ce sera la Maison des mères, construite en 1936 à l'Hospice Cordier),
- installer à l'emplacement de deux immeubles de la rue d'Isle, aux numéros 49 et 51, une école de musique ou un autre établissement municipal (crèche, soupe populaire, etc.) qui portera le nom de « *Fondation Cailleret* ».

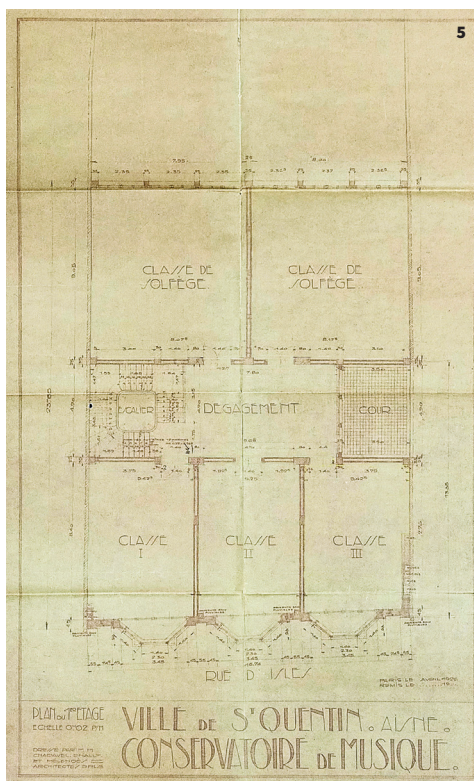
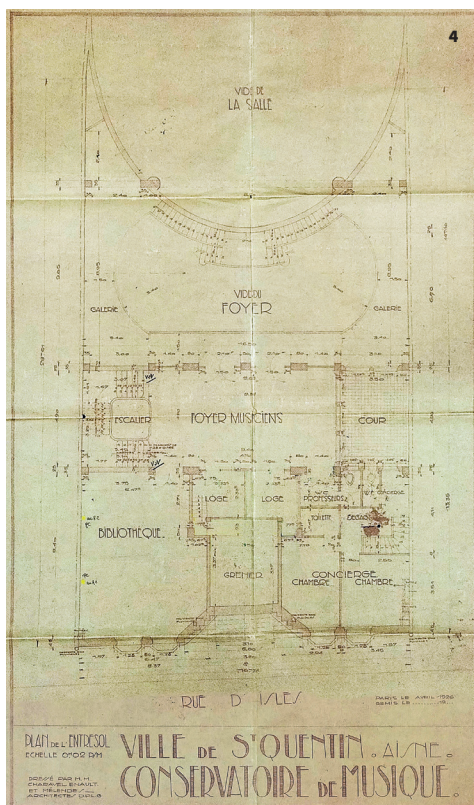
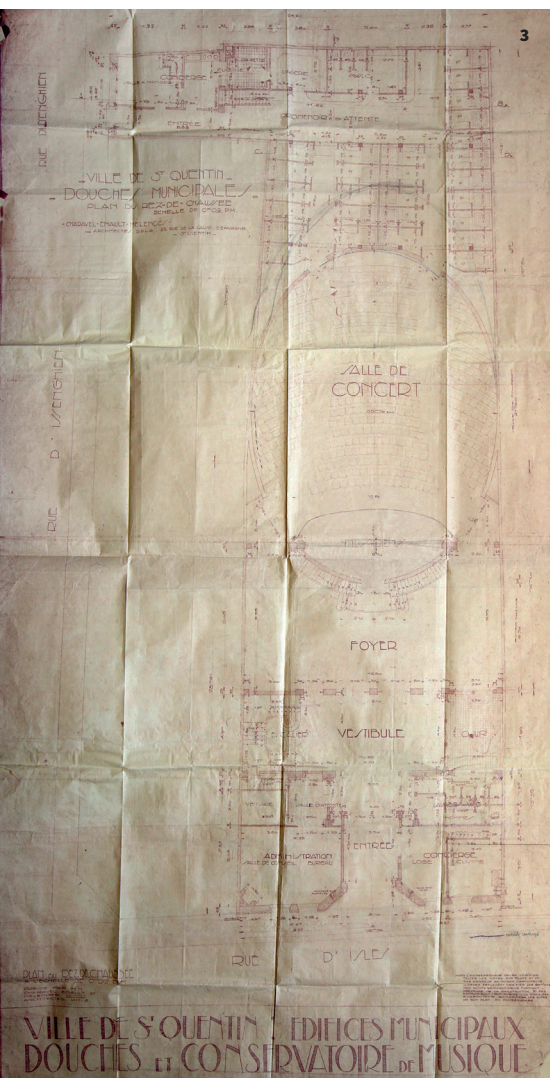
En septembre 1922, la municipalité, préférant installer les crèches et les soupes populaires dans les quartiers ouvriers et l'école de musique sur un autre site du centre-ville, envisage d'installer rue d'Isle un établissement de bains douches réservé aux enfants des écoles, et un institut dédié aux services d'hygiène et de prévoyance (laboratoire de bactériologie, dispensaire antituberculeux, office d'habitations à bon marché, etc.). Mais

l'année suivante la municipalité revient sur sa décision et décide d'associer sur le même site une école de musique, donnant sur la rue d'Isle, et à l'arrière des bains douches, donnant sur la rue d'Issenghien.

C'est sur cette base que le cabinet d'architecture Charavel, Enault & Mélenès, en charge du dossier de dommages de guerre du legs Cailleret, établit en décembre 1925 un premier projet comprenant un établissement de bains douches d'une trentaine de cabines à l'arrière de l'école de musique. Les plans de l'école, datés d'avril 1926, prévoient :

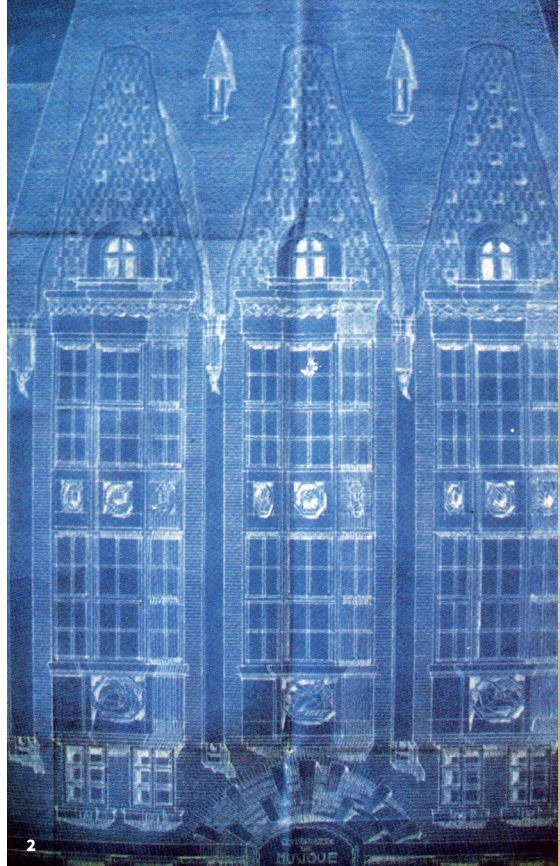
- un rez-de-chaussée comprenant une entrée-vestibule, un bureau d'administration avec salle d'attente, des sanitaires, une courette intérieure, la conciergerie, un « *foyer* » (actuel « *atrium* ») donnant accès à une salle d'audition (actuel auditorium) d'une capacité initiale de 450 places,
- un entresol comprenant une bibliothèque, deux loges et un foyer pour les musiciens, les sanitaires des professeurs et le logement du concierge,





- un premier étage avec 5 salles de classe, 3 salles d'instruments donnant sur la rue d'Isle et 2 plus vastes donnant sur le toit de la salle d'audition et destinées aux cours de solfège,
- un deuxième étage avec 6 salles d'instruments,
- un étage de combles.

En 1927, la municipalité décide finalement de construire des bains douches municipaux sur un autre site, place des Champions, libérant ainsi de l'espace permettant un agrandissement du projet initial de salle d'audition dont la capacité est portée à 650 places (seuls 400 fauteuils sont installés en 1929). Les travaux de construction débutent durant l'hiver 1927-1928, pour s'achever au printemps 1929.



Les lignes architecturales de cet immeuble en béton armé à remplissage de briques, avec ses trois grands bow-windows embrassant les deux étages de classes, frappent les esprits des Saint-Quentinois. La presse locale n'est guère favorable. Ainsi, un journaliste du *Guetteur de Saint-Quentin* écrit en février 1929 :

« Loin de nous l'intention d'apporter une découverte à nos concitoyens. Ils l'ont faite depuis longtemps et nous n'en sommes plus à compter les explosions d'indignation provoquées devant nous par la façade du nouveau bâtiment communal de la rue d'Isle, où sera installée l'école de musique. Nos concitoyens s'habitueront difficilement à ce style munichois qui s'imposait d'autant moins qu'il ne s'apparente à rien dans notre ville. Cette lourde trilogie chargée de pignons ; ces immenses « bow-window » font penser à tout ce que l'on veut, sauf à une école de musique. Cet édifice élevé en face de la charmante maison « Mesnil » [hôtel particulier du XVIII^e siècle, 46 rue d'Isle], si française, semble un défi au goût français. L'intérieur, paraît-il, rachète, s'il est possible, le mauvais goût de l'extérieur [...] »



1. Vue du conservatoire au début des années 1930.

Société Académique de Saint-Quentin

2. Détail d'un plan de façade du conservatoire.

Publié dans Claude RICHARD, *Saint-Quentin et l'Art déco*, n.d.

3 et 4. Détails de la façade du conservatoire.

Ville de Saint-Quentin, F. PILLET

5. Plan d'un immeuble construit rue de la Sellerie à Saint-Quentin, par Charavel, Enault & Mélenès, 1922 .

Archives municipales et communautaires

Les 180 élèves des deux sexes, qui fréquentent notre école et leurs maîtres, se trouveront fort à l'aise. C'est évidemment quelque chose. Dommage qu'ayant satisfait ceux qui passeront sous le cintre surbaissé de l'entrée, on ait heurté ceux, plus nombreux, qui se contentent de passer devant... ». La nouvelle poste, achevée en 1928, qualifiée alors d'« ignoble construction » de « style fabrique du plus mauvais goût » (*Le Grand Écho de l'Aisne*, février 1928), reçoit le même accueil. Puis, peu à peu, à mesure que le centre-ville s'enrichit d'autres façades Art déco, le public accepte la modernité et l'audace de ces édifices, comme le montrent ces quelques lignes publiées dans *Le Grand Écho de l'Aisne* en février 1931 : « Saint-Quentin possède un Conservatoire de Musique dont les lignes sobres se dressent orgueilleusement au centre de la ville. L'allure en est moderne, sans excès ». L'année précédente, le même journal se déjuge de la même façon en évoquant le « superbe hôtel des postes, de construction et d'architecture bien modernes ».

Nous ne possédons aucun témoignage des architectes au sujet du conservatoire. Les grands bow-windows coiffés de hauts pignons se font peut-être l'écho des trois pignons de l'hôtel de ville, où les fleurons et autres décors gothiques de pierre seraient transposés ici en formes géométriques de béton. Les pignons, simples ou à redents, les frontons-pignons ou les grandes lucarnes en façade sont une constante dans l'œuvre architecturale de la reconstruction du cabinet Charavel, Enault & Mélenès. Des immeubles particuliers aux cités ouvrières, en passant par les mairies-écoles des villages voisins, ils sont omniprésents. Présentant les réalisations du village de Roupy dans la revue *Les Annales* en décembre 1925, les architectes écrivent : « Un autre de nos soucis était de rénover, dans ce pays, un caractère régional. Ces régions dévastées tous les siècles par la guerre et chaque fois reconstruites hâtivement, n'ont conservé aucune architecture de tradition. Nous nous sommes inspirés du flamand des vieilles cités du Nord aux pignons si caractéristiques. Notre tâche fut pénible, car les administrés admettaient difficilement tout changement à ce qu'ils avaient l'habitude de voir. Comme matériau, la brique s'adaptait admirablement. Nous n'avons introduit le ciment armé que pour nous permettre des formes et silhouettes plus osées et plus modernes ». Les architectes tentent donc de réinventer un style architectural propre au Vermandois, empruntant au style flamand des régions voisines et à l'architecture moderne. Une forme d'Art déco régionaliste...



1. L'atrium (ancien foyer) du conservatoire.

Ville de Saint-Quentin, F. PILLET

2. Plan du lustre central de l'atrium, 1929.

Archives municipales
et communautaires

3. Entrée du conservatoire, vers 1930.

Carte postale, Coll. Monique
Séverin

4. Entrée du conservatoire, vers 1930.

Société Académique
de Saint-Quentin

5. L'auditorium vers 1969. Ville de Saint-Quentin

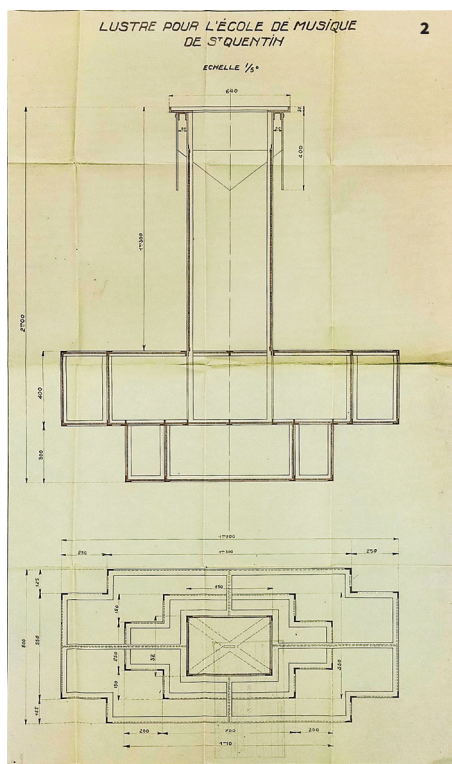
6. Plan de l'auditorium, 1927. Archives municipales et communautaires

7. Professeurs et étudiants de la section DNMADE du Lycée des Métiers d'Art de Saint-Quentin, lors de l'exposition du nouveau moblier du conservatoire au Palais de l'Art déco, 2022. Ville de Saint-Quentin, F. PILLET

À l'intérieur, le conservatoire est dénué de tout décor. Le sol est simplement en *granito*, très en vogue dans les années 1920-1930. Les staffs, miroirs et décors peints au pochoir initialement prévus dans le vestibule et le foyer n'ont pas été réalisés par mesure d'économie. Les escaliers, prévus en bois, sont finalement réalisés en béton armé. Les fers forgés de la rampe et des garde-corps de la galerie de l'entresol sont sobres, alternance de motifs rectangulaires et ovales.

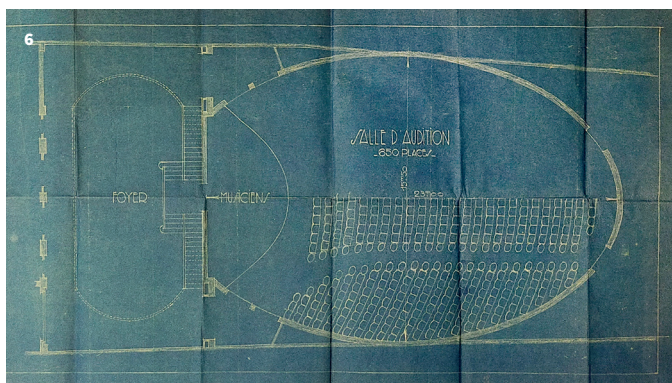
Les luminaires du foyer, dessinés en janvier 1929 par l'entreprise d'électricité saint-quentinoise G. Gibert fils & C^{ie}, aux formes géométriques très épurées, sont en parfaite adéquation avec la sobriété des fers forgés. La porte d'entrée aujourd'hui disparue, dessinée par les architectes début 1929, reprend latéralement les décors géométriques des garde-corps intérieurs, encadrant deux battants en verres dépolis ornés de lyres stylisées, et surmontés de l'inscription en fer forgé FONDATION CAILLERET – ECOLE MUNICIPALE DE MUSIQUE.

Les salles de classe étaient dotées d'un mobilier sobre (tables, chaises, pupitres et tableaux). En décembre 1929, un conseiller municipal déplore la nudité intérieure de l'édifice, et surtout la résonance des salles, concluant que « *pas un architecte ne peut répondre de l'excès de sonorité* » ! Seul le bureau du directeur se distingue, orné d'une cheminée en marbre et doté d'un mobilier Art déco dont le bureau et le secrétaire sont aujourd'hui conservés.





La salle d'audition est inaugurée le 27 décembre 1929 à l'occasion d'une audition d'élèves. Baignée de lumière naturelle par une grande verrière en dalles de verre martelé de différentes teintes, comparable à celle de la grande salle du musée des Beaux-Arts Antoine-Lécuyer, cette salle ovale, dotée de 400 fauteuils en contre-plaqué et hêtre, accueille dès lors les auditions d'élèves, mais aussi des concerts, *Les Heures Musicales*, organisés régulièrement par les professeurs du conservatoire, invitant pour l'occasion des solistes extérieurs. En 1969, l'auditorium subit quelques modifications : agrandissement de la scène, réduction de la capacité à 300 places, améliorations acoustiques. Fermé en 1984 pour raisons de sécurité, l'auditorium est rénové en 1986, perdant à l'occasion 50 places et sa grande verrière remplacée par un plafond surbaissé doté d'un grand lustre central.



Les ferronneries des bow-windows, rapidement rongées par la corrosion, sont entièrement refaites en 1941. En 1999, la décision est prise de restaurer la façade du conservatoire, premiers pas de la Ville de Saint-Quentin dans la valorisation de son patrimoine Art déco exceptionnel.

Dans le cadre d'un partenariat entre la Ville de Saint-Quentin et le Lycée des Métiers d'Art, les étudiants de la section DNMADE ébénisterie, options patrimoine, numérique et matériaux (Diplôme National des Métiers d'Art et du Design, cycle de niveau Licence) ont réalisé en 2020-2022 un nouveau mobilier pour équiper l'accueil et les espaces de travail et de détente



du conservatoire de musique et de théâtre : tables, chaises, tabourets, fauteuils, bancs, banque d'accueil, présentoir, etc. À travers ce mobilier, en chêne et placage de chêne fumé, les étudiants ont revisité l'Art déco, pour intégrer ces pièces aux lignes résolument modernes au milieu des fers forgés et des luminaires de la fin des années 1920.

LE CABINET D'ARCHITECTURE CHARAVEL, ENAULT & MÉLENDÈS



1

Architecte diplômé de l'école des Beaux-Arts de Paris en novembre 1913, Jean Charavel (1884-1957) remporte dès janvier 1914 un 6^e prix pour la reconstruction des abattoirs de La Villette, en association avec l'architecte André Japy (1883-1960). La revue *La Construction Moderne* juge alors ce projet comme « le plus séduisant ». En 1914, Jean Charavel ouvre son cabinet d'architecte dans le 16^e arrondissement, 121^{bis} rue de la Pompe, où il exercera toute sa carrière.

et présidée par deux industriels, Robert Trocmé et Auguste Decaudin (coopérative liquidée en 1933 avec 84 adhérents). Des liens existent dès 1919-1920 avec l'industriel Décaudin, pour lequel Jean Charavel constitue les dossiers de dommages de guerre des tissages de Remicourt et de Caulaincourt, réunis en 1919 à d'autres usines textiles de la ville en 1919 pour former *La Cottonnière de Saint-Quentin*, et pour laquelle le cabinet réalise plusieurs cités ouvrières.

Mobilisé durant toute la Première Guerre mondiale, il reprend son activité d'architecte après l'Armistice, s'associant à partir de 1921 à deux confrères issus de l'école des Beaux-Arts, Marcel Mélenès (1888-1974) et Robert Enault (1889-1967). Agréé pour la reconstruction des Régions Libérées pour le département de l'Aisne, le cabinet Charavel, Enault et Mélenès fonde en 1921 une agence à Saint-Quentin, 3^{bis} rue d'Alsace (puis 25 rue Anatole-France), placée sous la direction de Georges Morgand (1880-1939) qui est installé à Saint-Quentin comme commis d'architecte depuis 1911 (cabinet Édouard Dufaye).

Ils deviennent les architectes de *La Mutuelle Saint-Quentinoise*, une société coopérative de reconstruction fondée en novembre 1921 par une vingtaine de propriétaires saint-quentinois

3



2



Paris le 21 décembre 1927

1 & 2. Cachet et papier à entête, 1924-1927.

Archives municipales
et communautaires

3. Quelques exemples de réalisations saint-quentinoises du cabinet Charavel, Enault & Méléndès.

Archives municipales
et communautaires

4. Illustration du cabinet Charavel, Enault & Méléndès.

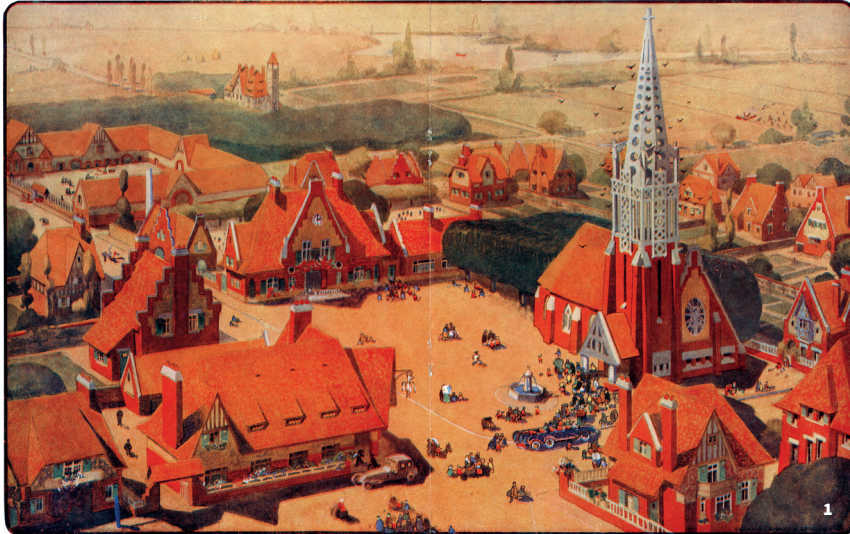
Les Annales, 6 décembre 1925,
coll. F. PILLET



Après avoir chargé Charavel, Enault & Méléndès du dossier des dommages de guerre des immeubles du legs Cailleret, la Ville leur confie le projet de reconstruction de l'école de musique, unique édifice municipal réalisé par ce cabinet à Saint-Quentin, l'essentiel des reconstructions de la Ville étant l'oeuvre de l'architecte municipal, Louis Guindez. C'est d'ailleurs ce dernier qui, après l'abandon du projet de construction de bains douches à l'arrière de l'école de musique, sera en charge de leur réalisation, place des Champions.

En dehors de Saint-Quentin, dans les villages anéantis par l'armée allemande lors de son repli sur la ligne Hindenburg en 1917, le cabinet Charavel, Enault & Méléndès est retenu par plusieurs sociétés coopératives, notamment à Étreillers, Savy et Vendelles. Par ailleurs, entre 1920 et 1922, l'agence remporte plusieurs concours pour la reconstruction d'édifices publics, essentiellement des mairies-écoles, dans les communes voisines d'Étreillers, Foreste, Roupy, Jussy, Vendelles et Vermand, pour la plupart inaugurées en 1924-1925, avant le projet du conservatoire.





1. Projet du village de Roupy par le cabinet Charavel, Enault & Mélandès.

Les Annales, 6 décembre 1925,
coll. F. PILLET

2. Mairie-école de Vermand.

Carte postale, coll. particulière

3. Mairie-école de Jussy.

Carte postale, coll. particulière

4. Église de Jussy.

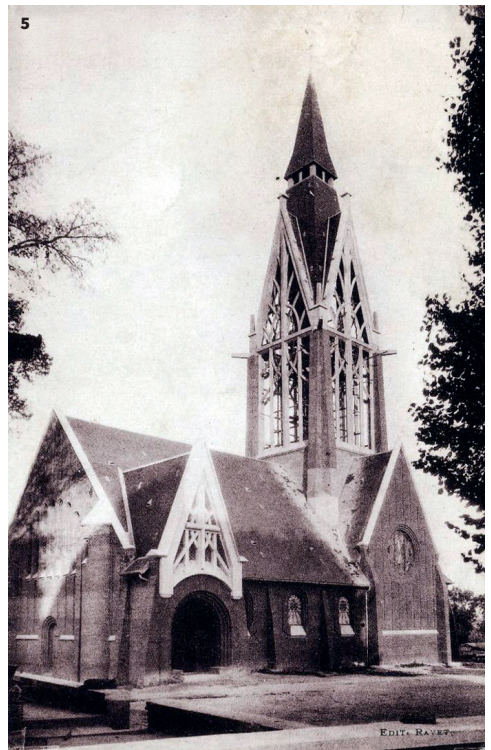
Coll. Société Académique
de Saint-Quentin

5. Église de Vermand.

Carte postale, coll. particulière

Ainsi, si l'on compte une cinquantaine de reconstructions dans la ville de Saint-Quentin par le cabinet Charavel, elles sont sans doute au moins aussi nombreuses dans les communes voisines.

Enfin, plusieurs églises sont reconstruites par ce cabinet d'architectes dans le Vermandois, à Foreste, Jussy, Roupy, Vendelles et Vermand, chantiers auxquels Jean Charavel associe son frère Paul (1877-1961) pour les vitraux et décors peints, et Raoul Josset (1892-1957) pour les sculptures, et d'autres artistes encore. Jean Charavel présente des plans et maquettes de ses réalisations rurales à plusieurs reprises, notamment Roupy, lors de l'exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925, au Salon des artistes décorateurs de l'automne 1927, etc.





**6. Le Pathé-Natan
Victor-Hugo, Paris.**

L'Architecture d'Aujourd'hui,
1931, n°3

**7. Projet de gare terminus
de Paris-Saint-Denis.**

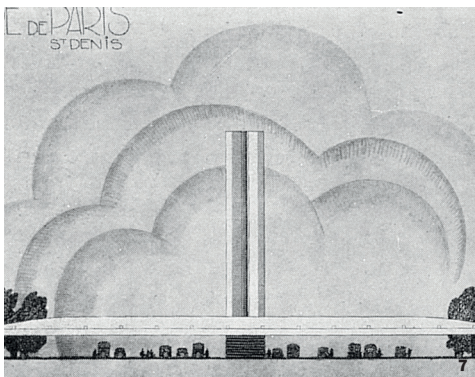
L'Architecture, 1932, n°6

**8. Projet de poste de
cantonnier (26 postes
étaient prévus le long du
tracé de l'autoroute).**

L'Architecture, 1932, n°6

**9. Projet de la gare
intermédiaire d'Amiens.**

Je sais tout, 1^{er} juillet 1932

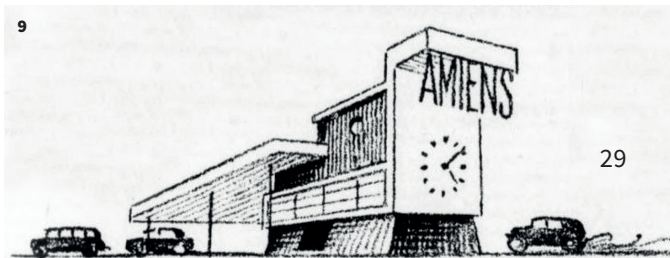
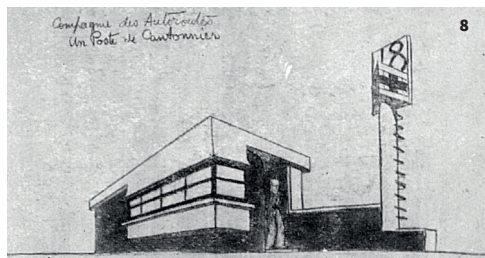


À l'aube des années 1930, l'essentiel de la reconstruction saint-quentinoise est achevé. L'agence saint-quentinoise du cabinet Charavel ferme ses portes, entre 1931 et 1933, date de liquidation de la société coopérative *La Mutuelle Saint-Quentinoise*. Mais Jean Charavel conserve des intérêts à Saint-Quentin, où il a fondé dès 1922, avec Louis et Édouard Charavel ainsi que des ingénieurs et architectes dont Marcel Mélandès, *La Société des Glacières de l'Aisne* (l'usine de glace est implantée boulevard Cordier). Il présidera le *Syndicat des fabricants de glace de Paris et de la Région parisienne*.

Jean Charavel et Marcel Mélandès s'illustrent depuis la fin des années 1920 dans un nouveau domaine, l'architecture des cinémas, en modernisant le Pathé-Palace de la Canebière à Marseille, inauguré en décembre 1929, puis en construisant *ex-nihilo* le Pathé-Natan Victor-Hugo dans le 16^e arrondissement de Paris, en collaboration avec l'architecte de la maison Pathé Eugène Bruyneel (inauguré en janvier

1931). Cette seconde salle est alors célébrée par les principales revues d'architecture françaises, réalisation remarquable eu égard aux contraintes du projet, combinant un immeuble d'habitations et une salle de cinéma, sur une parcelle triangulaire étroite. Jean Charavel est l'auteur d'autres immeubles d'habitation à Paris (la façade d'un immeuble, n°11 rue du Square Carpeaux, 18^e arr., n'est pas sans rappeler celle du conservatoire) et à Cannes.

En 1932, Charavel et Mélandès se tournent vers un domaine entièrement nouveau, l'architecture autoroutière, collaborant avec la société C.A.R (Compagnie d'Autoroutes) fondée par l'industriel M. Lainé et l'ingénieur M. Pigelet qui conçoit en 1929 le projet d'une autoroute reliant Paris à Lille et à Calais. Les deux architectes imaginent les infrastructures nécessaires à un tel projet : les autogares terminus et intermédiaires, les postes de cantonnier, etc. Mais le projet est abandonné. L'autoroute du Nord ne verra le jour que dans les années 1960.



LE CONSERVATOIRE DEPUIS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

**1. La classe d'orchestre
dirigée par Fernand
Amandio, 1948-1949.**
Direction du patrimoine,
fonds Glachant

**2. La classe de trompette de
Raymond Woussen.**
Direction du patrimoine,
fonds Glachant

**2. Le directeur,
Tony Chiapparin, dans son
bureau vers 1967-1969**
Ville de Saint-Quentin

Pour suppléer Émile Marcelin mobilisé en 1939, Fernand Amandio prend la direction de l'établissement par intérim. Les locaux de la rue d'Isle étant réquisitionnés, le conservatoire s'installe en novembre 1939 dans des loges et dans la salle de la Comédie du théâtre municipal, avec près de 200 élèves, jusqu'à l'exode de mai 1940. Fernand Amandio réouvre le conservatoire en novembre 1940 dans 4 salles mises à disposition dans la bibliothèque municipale, rue des Canonniers, pour 150 élèves, avec quelques professeurs disponibles (Dutilleul, Wattier, Doublemart, Rigaut, Woussen, Sauvage, puis Hamel et Pipart) renforcés par un ancien élève, pianiste concertiste, Guy Lasso. Fernand Amandio, franc-maçon, est licencié en octobre 1941 en vertu de la loi du gouvernement de Vichy du 10 août

1941, remplacé alors par André Ranfaing. Émile Marcelin revient de captivité en 1942, mais quitte Saint-Quentin pour le conservatoire de Tourcoing en janvier 1943. Amandio, réintégré à la Libération, reste à la tête du conservatoire jusqu'en 1960.

En octobre 1946, le conservatoire réintègre l'immeuble de la rue d'Isle (qui avait notamment accueilli à partir d'octobre 1941 l'internat provisoire du lycée Henri-Martin).

Dans les années 1950, le corps enseignant du conservatoire se renouvelle peu à peu. F. Amandio, J. Bruyer, Y. Dutilleul, V. Hamel-Trauman, R. Pipart, R. Morel, L. Sauvage, D. Wattiez, E. Hivet sont rejoints par M. Fontaine (saxophone), Marie-Josée Ruscart (piano),





Roland Dupré (trompette), J. Lécuyer (clarinette), J. Anceaux (solfège), Gérard Bustin (saxophone, clarinette). En 1951, une classe de chant et de diction est créée, confiée à Étienne Bauzin.

Le conservatoire est dirigé en 1961 par André Cauvin, puis en 1966 par Tony Chiapparin, alors plus jeune directeur de conservatoire de France. Au cours des années 1960, G. Bustin, R. Dupré, E. Hivet, M.-J. Ruscart, V. Hamel-Trauman, D. Wattiez sont rejoints par de nouveaux enseignants : Geneviève Basset (piano), Jacques Dauchy (solfège), Paule Laporte (piano), Daniel Sapin (hautbois), Madeleine Thuillier-Deverge (violon), Jacques Gérard (violoncelle), Jean-Claude Marin (flûte), Micheline Macabiès (diction), Jean Martin (piano), Christian Santer (trombone), Micheline Val (violon), Jacqueline Lannoy (solfège). À la veille des années 1970, le conservatoire est composé d'une vingtaine de professeurs, la moitié étant titulaires. Dans les années 1970, E. Hivet, D. Wattiez, J. Dauchy, P. Laporte, D. Sapin, J. Martin sont remplacés par Françoise Duprey (piano), Francis Gauthier (clarinette), Cécile Woussen (chant), Geneviève Garçon (violon), Francesco Paderni (solfège), Nicolas Delmas (piano), Jean-Philippe Chavana, Béatrice Natorp (violon), soit une vingtaine d'enseignants.

Dans les années 1950-1960, le mode de recrutement des élèves n'évolue guère, avec l'organisation de classes initiales en solfège

et en instruments destinées aux enfants sans notion musicale. L'admission au conservatoire se fait sur concours, sauf pour les instruments à vent, probablement encore déficitaires. Mais les effectifs chutent de 500 élèves en 1951 à 220 en 1965, avant de remonter à 450 en 1969, 480 en 1979, 570 en 1984. À cette date, les instruments les plus pratiqués sont encore le piano et le violon, puis la flûte, la clarinette et le violoncelle. Les effectifs se stabilisent ensuite autour de 600 élèves, avant de redescendre à 500 à la fin des années 1990 et au début des années 2000.

L'école, qui prend le nom vers 1970 de Conservatoire Municipal de Musique et d'Art Dramatique, est transformée en École Nationale de Musique et d'Art Dramatique en 1983, contrôlée et subventionnée par l'État. L'ENMAD compte 28 enseignants en 1986, date à laquelle est créé un





1



2



3

1 à 4. Les classes de violoncelle et contrebasse de J. Gérard (1), de piano (2), de clarinette (3) et de flûte de J.-C. Marin (4), vers 1967-1969.
Ville de Saint-Quentin



5

5. Une classe de solfège vers 1967-1969.
Ville de Saint-Quentin

6. La façade du conservatoire vers 1967-1969.
Ville de Saint-Quentin

7. Le conservatoire de musique et de théâtre aujourd'hui.
Ville de Saint-Quentin, Luc Couvée

cours d'éveil musical pour les 6-7 ans, puis des cours d'orgue (dirigé à partir par Francine Olivier, titulaire des grandes orgues de la Basilique), de guitare (M. Del Gado). Au début des années 1990, Tony Chiapparin est remplacé à la direction par Yvonne Clérico, par Michel Bienaimé en 1994, puis Jean-Marcel Kipfer en 1998 qui entreprend à partir de 2001 une réforme profonde du conservatoire qui traverse alors une grave crise. Suite au décret de 2006 relatif au classement des établissements d'enseignement public de musique, danse et art dramatique, l'ENMAD intègre la catégorie des conservatoires à rayonnement départemental, les CRD. Il est aujourd'hui dirigé par Florence Paupert.



6



4

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE THÉÂTRE AUJOURD'HUI

Le Conservatoire à Rayonnement Départemental de Saint-Quentin accueille aujourd'hui en moyenne 850 élèves chaque année, dans des parcours d'apprentissage en musique et en théâtre, de l'initiation au cycle d'orientation professionnelle.

Tout petit, à partir de 3 ans, on y découvre la musique en jardin musical puis en éveil et découverte instrumentale. On poursuit ensuite l'apprentissage instrumental, vocal et l'on peut pratiquer la flûte, la clarinette, le hautbois, le basson, le saxophone, la trompette, le trombone, le tuba, le cor, le violon, l'alto, le violoncelle, la contrebasse, la guitare, le piano, l'orgue, la percussion, ou le chant lyrique. On joue en orchestre symphonique, harmonie, big band, en musique de chambre et l'on chante en chorale ou chœur.

On s'initie aussi à l'improvisation, à la MAO, à la présence scénique, à la transcription, la culture musicale, l'écoute, la lecture et l'analyse de partitions...

L'apprentissage du théâtre peut débuter à 11 ans puis se poursuit, en groupe, avec une importance particulière donnée à la réalisation scénique.

Recherche pédagogique, travail collectif, projets transversaux sont les axes forts du projet d'établissement.

L'action du conservatoire s'étend, hors les murs, dans les classes à horaires aménagés, à l'école Aubryet Desjardins et au collège Jean Moulin pour la musique (pratique vocale) et au collège Montaigne pour le théâtre. Tous les enfants des écoles de Saint-Quentin peuvent bénéficier



d'interventions musicales. Des partenariats sont également mis en place avec les centres sociaux pour des ateliers ponctuels d'initiation musicale ainsi que pour l'initiation par la pratique en orchestre (orchestre Demos, puis Tempo).

La saison du conservatoire est riche, chaque année, de concerts et spectacles joués par les élèves et leurs enseignants, diffusés dans son auditorium, dans les salles de spectacles ou lieux culturels de la ville, pas moins de 20 à 30 réalisations publiques, dans des esthétiques diverses, fruit du travail pédagogique et artistique de l'équipe d'une trentaine d'enseignants.

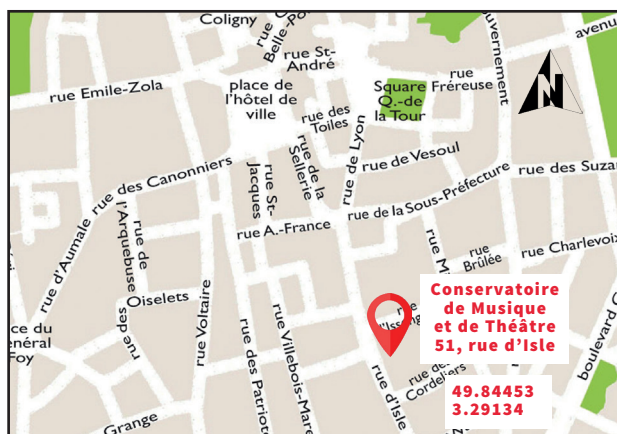
« EN RASSEMBLANT SOUS UNE MÊME BANNIÈRE DES HOMMES DE TOUTES LES PROFESSIONS ET DE TOUS LES ÂGES, COMME DE TOUTES LES OPINIONS, LA MUSIQUE PEUT ÊTRE LE TRAIT D'UNION DE TOUS LES CŒURS ET RÉALISER L'UNE DES PLUS BELLES DEVISES DE L'ÉDIFICE RÉPUBLICAIN, LA FRATERNITÉ ! ».

Charles Désiré MARIOLLE-PINGUET (1824-1903), maire de Saint-Quentin.

Déclaration faite le 26 novembre 1876 en Conseil municipal lors de la création de la première école municipale de musique.

Saint-Quentin appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le label « **Ville ou Pays d'art et d'histoire** » est attribué par le ministre de la Culture après avis du Conseil national des Villes et Pays d'art et d'histoire. Il qualifie des territoires, communes ou regroupements de communes qui, conscients des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de conservation, de médiation et de soutien à la création et à la qualité architecturale et du cadre de vie.



À proximité ...

Beauvais, Boulogne-sur-Mer, Calais, Cambrai, Chantilly, Laon, Lille, Noyon, Roubaix, Soissons, Tourcoing bénéficient de l'appellation Ville d'art et d'histoire.

Amiens Métropole, Lens-Liévin, Pays de Saint-Omer, PETR Santerre Haut-de-Somme, Senlis à Ermenonville bénéficient de l'appellation Pays d'art et d'histoire.

La Direction du Patrimoine

Elle coordonne l'ensemble des actions de valorisation et de sensibilisation des patrimoines de Saint-Quentin, *Ville d'art et d'histoire*, dans son sens large : patrimoine bâti (public et privé), archéologique, écrit, naturel, culturel, mémoriel et immatériel.

Elle propose toute l'année des visites découvertes, des expositions, des conférences et des ateliers du patrimoine à destination de tous les publics : Saint-Quentinois, touristes et jeune public, en temps et hors temps scolaire.

Direction du Patrimoine

Hôtel de Ville
BP 345 - 02 107 Saint-Quentin Cedex
Tél. 03 23 64 95 76
www.saint-quentin.fr
patrimoine@saint-quentin.fr



Le Patrimoine de Saint-Quentin

saint-quentin.fr



**SAINT
QUENTIN**

